

Hermann Hiline

Notre Devoir

Miniatures



Notre Devoir

Miniatures

Avant-Propos

Si le Valoir est un critère, pour juger de la *hauteur* de vues d'un individu, le Devoir porte sur des critères, propres à l'être social qu'est l'homme et permettant d'évaluer l'étendue de ses horizons. Tout est subjectif, dans le premier cas ; tout tend à être objectif, dans le second. Qu'on soit misanthrope ou ami des hommes, solitaire ou sociable, on n'échappe pas à certains devoirs qu'impose le réel et pas seulement l'idéal.

La réalité a pour vocation, malheureusement et irrévocablement, de conduire à l'affaissement de nos désirs et de nos rêves, ce qui amène des souffrances ; personne n'y échappe. Que ce soit un manque de reconnaissance – sociale, sentimentale, professionnelle – ou la perte d'intensité de nos meilleurs sentiments, nous sommes condamnés à chercher des consolations réelles ou à inventer des espérances éphémères.

Des fils nostalgiques nous lient à notre enfance, au cadre dans lequel naissaient nos connaissances ou nos aspirations. La nostalgie d'espace (le pays, les paysages, les demeures) se mue en mélancolie du temps (les états d'âme, la poésie, la musique). Moi, par exemple, je dois jeter un coup d'œil à mon enfance sibérienne.

Même le rêveur le plus incorrigible ne peut pas se passer d'action. Ni un SDF, ni un millionnaire blasé. Agir est une malédiction qui embrouille le plus mystérieux des dons divins – notre sens du Bien. Intraduisible en actes, il aurait dû rester au fond de notre cœur, inondé de honte, de pitié, d'humilité. Mais l'homme finit par parler de

bonnes actions, de bonnes intentions, de bonnes charités. Ce qui est possible pour le Beau (l'art et la science Le traduisent en élégantes créations) est inaccessible pour le Bien (qui reste indicible, infaisable, inarticulable).

Heureusement, nous n'habitons plus dans des cavernes, nous sommes insérés dans la Cité. Ici, la liberté de tout vivant se complète par la liberté politique. Moins les citoyens s'occupent de la politique, plus la politique interviendra dans leur vie, même dans leur vie privée, pour les accabler par une tyrannie ou par une injustice. L'Europe est un îlot de liberté, entouré d'un océan de violence et d'arbitraire. L'Européen porte, désormais, dans le sang les valeurs démocratiques, mais sa volonté de les défendre ne concerne qu'un regard vers l'intérieur de l'Europe, sans se méfier suffisamment de l'horreur qui règne ailleurs.

Hermann ILINE

La souffrance

La douleur a ses sources. Cherche là-dedans ton reflet, mais ne les trouble pas et, encore moins, n'en bois pas. *La pire des douleurs est celle, dont tu es toi-même la cause* - Sophocle.

La vie s'asperge le mieux par des larmes. À l'aurore, dans la jeunesse. Dans le crépuscule, ce sera le tour de la sueur, chaude ou froide, ou, mieux encore, de l'encre, emphatique ou sympathique.

L'expérience et la douleur assagissent le plébéien. Ne tirer aucune leçon des échecs. Ni, au reste, des réussites. Ou, mieux, rester debout, face à la honte, couché - face au succès.

La douleur dans une cage exposée, dans un cachot exigu ou dans une vaste solitude. Je les ai connues, toutes, et je ne sais toujours pas laquelle est la plus dévastatrice.

Souffrance en positif ou en négatif : l'émotion aigüe, mise en mots ou en regards, et qui ne réveille aucune sympathie ; le geste obtus, fruit du hasard et de l'indifférence, et qui t'attire des étiquettes définitives.

La fontaine d'assouvissement impossible est la perpétuation d'une noble contrainte, comme celle d'un but absurde - chez Sisyphe.

Consoler – inspirer un regard noble sur la souffrance. Mais ce regard serait probablement d'autant plus angoissé.

Le cœur ne s'élargit que sous la lame de la souffrance. L'aiguille du désir l'approfondit, la tenaille de la solitude le rehausse. Le bonheur n'est ni l'absence de désirs ni le désir assouvi, mais le désir même.

Il faut peindre la douleur avec de l'encre sympathique ; sous une lumière retrouvée on devrait deviner des traits et caractères sans déchirure.

Les blasés souffrent de *taedium vitae*, je souffre d'une surabondance de la joie, qui ne trouve pas de bonne oreille.

L'Esprit descend non pas pour illuminer, mais pour *souffler*. Il est le voile, le vol, la voile, annonçant le vague, porté par la vague : il est chute ou naufrage au bout d'un voyage intranquille.

Pour étouffer l'angoisse inexistentielle, trois stratagèmes vitaux : agir, créer, aimer. Leur artifice se trahit facilement, sauf le cas béni, où ses trois écrans tombent de la même hauteur et voilent la même scène.

Le mot de souffrance ne seyait naguère qu'à l'âge d'un Werther au cœur chétif. Aujourd'hui, il ne se marie qu'avec le troisième âge au cœur usé.

Ô mes rêves intouchables, le crépuscule vous a touchés et l'aube n'a rien à y dissiper.

Le mépris de ce qui nous ressemble et la fuite vers la hauteur, auprès des illusions d'optique.

Plus grinçant est le rouage du quotidien, plus attentif je suis au silence de l'éternité. La graisse salutaire monte en général au cerveau, qui lève la tête, baisse le regard et rabat les oreilles.

Entretenir intact un découragement sans faille, redoubler de signes d'abandon, ne pas se débander dans la poursuite de l'inutile démoralisateur.

Je dois être sain d'esprit pour aspirer à une résurrection. Les malades n'ont besoin que d'un rétablissement.

Espérance : accorder au miraculeux une place au milieu des terreurs causales, folle échappée hors du temps. Le désespoir est une pose bête : substituer des causes aux emballements.

On s'imagine un glorieux martyre, qu'on subit de la main des canailles déchaînées et haineuses, et l'on ploie sous l'indifférence d'un brave homme sans malice.

La valeur d'une chose violente - d'une pensée, d'une femme, d'un enthousiasme - se révèle dans la douceur de ses crépuscules.

Mon regard est porté vers la hauteur ; mais je ne peux ni l'atteindre ni soutenir ce qu'elle me renvoie - la double origine de la souffrance.

Savoir bâtir de magnifiques contraintes et ne pas disposer de but, qui les aurait mises en œuvre. Sujet d'une frustration d'esprit ou d'une fierté d'âme.

Rester fidèle à moi-même ou me sacrifier ? - mais ces choix reviennent au même, lorsque je reconnais ne pas me connaître ! Alternances de souffrances glauques et de souffrances lumineuses.

Ce n'est pas la valeur comprise de la vie qui engendre la peur. C'est l'existence même de cette peur tenace qui suggère le prix d'une vie incomprise.

Je trouve de l'hypocrisie jusque dans mon accumulation effrénée de trésors invisibles, éphémères et inutiles - ils pourraient rendre plus facile mon agonie bien réelle.

Peindre un malheur comme un raseur ? Le geindre comme un farceur ? Le feindre comme un acteur ? Je réunis ces trois dons et j'en obtiens le seul remède durable, l'ironie.

La sensibilité est ce qui fait préférer le goût des larmes retenues à celui des sanglots. En deçà des paupières se déroulent de vrais drames, qu'on ne fait que jouer au-delà.

Dans la vie, la pauvreté et la souffrance, sont toujours dépravantes ; dans l'art, elles nous épargnent l'ennui et l'orgueil. Un bon artiste doit avoir faim ou, au moins, savoir le provoquer et l'entretenir.

Le mûrissement du goût n'influe guère sur notre aptitude au bonheur. C'est notre malheur qui s'y découvre de nouvelles et de plus en plus insondables sources.

Rien ne sert aujourd'hui d'être en veine, il faut être veinard ; on se moque de celui qui a de la peine, on préconise le peinard.

La raison s'identifiant de plus en plus avec le dit, les seuls témoins de l'indicible seront bientôt les rires et les pleurs.

Le désespoir, qui guide les hommes robotisés, est bien réel ; ce sont les hommes de passion qui doivent être menés par des espérances vaines (Bossuet) !

Celui qui me fait le plus envie, c'est, le plus souvent, celui qui m'avait le plus fait pitié. L'épreuve par l'humilité promet de la hauteur, comme l'épreuve par l'orgueil - de la profondeur.

Ce que la modernité gagne en angoisses, elle en perd en tragédies ; la lancinante tristesse de l'âme se mua en aigreur nauséabonde de la raison.

La consolation – dans la vie démâtée, revoir l'horizon de l'esprit, la voile du cœur et le souffle de l'âme.

Ce qui n'est qu'à moi ne peux être que déchirure ; et ils veulent que, de ma coupure opaque, je n'exhibe que la couture transparente.

Deux penchants principaux de l'homme - peindre ou geindre ; quand on ne sait pas peindre, on ne peint qu'en geignant ; quand on ne veut pas geindre, on ne geint qu'en peignant.

La tragédie trouble celui qui a une conscience nette et purifie celui qui l'a trouble.

Culte de l'intensité : ne voir ni dans le bonheur ni dans la souffrance quelque chose de définitif, vivre leur rencontre à une telle hauteur, où elles seraient portées par un même vertige.

La douleur est bien notre sixième sens, mais chacun place son organe là où il se sent le plus touché : la vanité insatiable, l'amour instable, l'âme indomptable, le cerveau comptable.

Ma paille d'espérance - la perfection d'un désespoir sans faille.

Pleurer dans l'intérieur aide à faire avaler ma honte, honte des larmes, que je n'aurais pas versées. *Nous n'avons jamais à rougir de nos larmes* - Dickens.

Est-ce malgré ou grâce à la férocité des Ostrogoths, de la Gestapo ou du NKVD que nous connûmes la *Consolation* de Boèce, la *Mort de Virgile* de H.Broch, l'*Archipel* de Soljénitsyne ?

La honte d'une âme dénudée nous dévoile Dieu, que tout vêtement gestuel voile. Heureusement, il restent des ténèbres : *Je voudrais, que votre ombre au moins vêtît ma honte* - Verlaine.

La vraie souffrance, contrairement à la vraie joie, ne se partage pas ; la joie sans partage est fausse, comme l'est une souffrance partagée.

Artiste est celui qui sent, que, de matière, d'enclume et de marteau, celui qui souffre le plus, et le mieux, c'est le marteau.

De honte d'être hilare, on devient enthousiaste. *La mélancolie est le bonheur d'être triste* - Hugo.

Quand je vois l'impassible calcul, qui remplit la vie sans frisson des hommes robotisés, je me demande si l'espoir vivifiant n'était donné qu'aux désespérés.

La plus précieuse clarté est celle qui justifie notre angoisse. Souffrir pour une raison obscure est insupportable. Cependant, la meilleure joie, elle, est aveugle.

Dieu munit l'homme de rêves et d'angoisses ; la machinisation générale les réduit en projets à calculer et en objets à contrôler.

Grâce à la souffrance, l'homme reconnaît, que ses limites ne lui appartiennent pas, qu'il est donc un Ouvert inconnaisable, tendant à s'unifier avec le Créateur de ses limites.

La plus grande consolation n'est pas d'essuyer les larmes, ni de les dessécher, ni d'en tarir la source, mais de les rendre sacrées.

Est *surhomme* celui, dont l'acquiescement à la vie n'est altéré par aucune souffrance et dont le sentiment n'est entaché d'aucun ressentiment.

La plus noire des sécheresses se niche plus facilement dans la clarté des sourires que dans de sombres chagrins. L'eau la plus fécondante tombe des nuages noirs.

Vivre l'espérance comme une belle défaite de la raison. Aux antipodes du désespoir moderne, vécu comme son morne triomphe.

Tchékhov comprit mieux que Shakespeare l'essence de la tragédie – il ne peint que les souffrances incurables.

Si je veux devenir fort, je réveillerai en moi un prédateur et je serai obligé de le nourrir. En me déchirant.

Qu'on le veuille ou pas, le cerveau en éveil est la meilleure berceuse du désespoir et le meilleur interprète des espérances de l'âme.

Pas de lumière, extérieure à moi-même, qui délimiterait les lieux de mon naufrage. Aucun phare ni fanal de ce siècle caboteur, mais de hautes étincelles d'un feu, qui crépitait devant ma caverne.

On récuse la mue et appelle de ses vœux - la résurrection : une raison de plus de ne pas vivre de mon épiderme et faire croire aux croquemorts que mes ruines truffées d'échappatoires, c'est mon tombeau.

On vit en Dioscures : dans le doute de nos sources, la part immortelle en nous s'entremêlant avec la part mortelle, rêvant de finir sa trajectoire telle une nouvelle constellation dans un ciel en deuil.

Une astuce désespérée du raté : placer ses défaites dans de basses cuisines ou dans des étables, tandis que les plus fracassantes se produisent dans les lieux les plus respectables - dans les souterrains.

Tout ce que je réussis à isoler – un homme, une pensée, un sentiment – devient rapidement désespérant. L'espérance, c'est-à-dire un grand Oui, est dans une plongée, presque aveugle, dans le Tout.

L'arbre a partie liée avec la défaite : voyez Poséidon, dieu tutélaire de l'arbre, protecteur de la malheureuse Troie, parquant sa descendance en Atlantide, engloutie dans l'oubli des hommes.

Dans la vie banale, le corps souffre, l'esprit calcule, l'âme dort. Dans la vie haute, l'âme s'adonne à l'émerveillement, l'esprit – à la souffrance, le corps - à la caresse.

La plus haute sagesse – se laisser emporter au ciel par ce qui n'a aucun poids sur terre. L'art de la consolation céleste dans des situations terrestres inextricables.

Sola fide fit miroiter aux hommes un bel horizon, et solo dolore - une belle hauteur ; sola ratione ou sola mens permettront d'en reproduire des ersatz virtuels, impies et indolores.

Le philosophe nous attire vers *notre* bonheur, et l'écrivain étale ses souffrances. Créeer c'est léguer ses souffrances - Cioran. Seul le poète maîtrise l'art d'une fête en larmes.

L'arbre de douleur, plus que la montagne ou le ciel, fait comprendre la verticalité : avec la douleur aux racines et le bonheur aux fleurs, on a les yeux orientés vers la hauteur.

Plus mon édifice est délicat, plus sa vie est brève. Et je finis par goûter l'infini de l'instant au milieu des ruines originelles.

La souffrance gît dans la profondeur, et le bonheur s'installe dans la hauteur ; pour les équilibrer, il faut les flanquer, respectivement, d'une haute pitié et d'une profonde ironie.

Une douleur évaluée par un barbare américain ou une soif hurlée par un repu européen, pensez-y, pour qu'un regard plus pur que le tien ne voie dans tes noirceurs qu'une grisaille passablement lisible.

L'air, autour, foisonne d'événements perdus ; si je baisse la tête, sans baisser le regard, j'échappe à tant de bleus à l'âme.

Deux usages de nos déconfitures : leur effet en tant que la solution finale, le néant, ou bien leur cause en tant que l'être mystérieux.

L'angoisse mène certainement plus loin que l'espérance, mais l'espérance te maintient à une plus grande hauteur.

La déroute finale étant inévitable, je dois faire de la sorte, qu'une humiliante reddition se vive comme une aimable abdication : saigner en manant, signer en monarque.

L'origine de la mélancolie : malgré toutes les tentatives des *pourquoi* et *comment* de bien l'ancrer, le *quoi* continue à dériver et le *qui* perd son cap.

Notre souffrance a le mérite de libérer notre acquiescement au monde - du soupçon de l'hypocrisie ou de l'insensibilité.

On vaut par la douceur mélancolique de nos lamentations et par la violence hymnique de nos acquiescements.

De plus en plus souvent, ils célèbrent le deuil en rires, mais ils désapprirent la fête en larmes.

Pour chanter la seule espérance, digne de notre voix, l'espérance virtuelle, il faut avoir connu la désespérance bien réelle et muette.

Pour que le public s'aperçoive des poètes, il lui faudrait de la souffrance et de l'oisiveté ; dans cette société anesthésiée et affairée, les poètes sont condamnés à une inexistence.

En quoi le boutiquier est pire qu'un goujat : ta plainte ne réveillera chez lui ni hostilité ni compassion. Être sans cervelle frappe la capacité de la parole, être sans cœur prive d'ouïe.

Leurs souffrances surgissent à leur réveil (après leurs rêves de réussites) ; la vraie souffrance accompagne et anime le rêve (se déroulant au milieu des ruines et des chutes).

Plus profonde est notre quête de connaissance, de certitude, d'ordre du monde, plus haut nous apparaîtra son silence final. La meilleure intelligence ne mène qu'à un meilleur effroi.

La première fonction de notre volonté est la création d'espérances, tandis que *le désespoir inconditionnel s'abat sur nous, malgré nous* - Jankelevitch.

Pour l'homme de l'utile, un travail est stérile, s'il ne laisse pas de traces. Pour l'homme du futile - s'il mutile des horizons ou des firmaments.

À quoi me sert l'indubitabilité de mon moi qui, indicible et impassible, cogite, s'il reste un grand inconnu pour l'autre moi, qui souffre ou qui s'exprime ?

La comédie relativise et la tragédie absolutise. N.Chamfort perça bien, respectivement, leurs sources et leurs buts : *Le temps diminue l'intensité des plaisirs absolus et accroît les plaisirs relatifs.*

La souffrance est aussi aveugle que le plaisir, mais son langage de requêtes comporte plus d'inconnues, ce qui promet des réponses plus riches.

Le désespoir est rationnel, net et irréfutable ; l'espérance est folle, vague et fragile. Pour espérer, il faut avoir la foi, c'est-à-dire l'âme ; pour désespérer, il suffit d'avoir de l'esprit.

Une double négation dans les définitions : le bonheur, c'est l'absence du malheur ; et le malheur, c'est l'absence de la musique dans ton écoute du monde, son silence froid ou son bruit chaotique.

Le mot sans ailes m'est aussi hostile, il m'est aussi sans vie, que les yeux secs. Agiter sa plume, même trempée dans une larme, ne garantit, hélas, pas l'envol.

La tragédie se joue entre la pureté du valoir et les ténèbres du vouloir. Le pouvoir tyrannique et le devoir libre dessinent le drame. La comédie, c'est la résolution de ces tensions, grâce au savoir ironique.

Mon enfance – famine et vermine ; mon adolescence – tangage et vagabondage ; ma jeunesse – étude et solitude. Et contes de fées, poèmes, pathèmes, mathèmes – en ornement et cadre.

Double profanation croisée des mots *douleur* et *souffrance* : à la mort de leur mère, ils annoncent leur *douleur*, mais tout soucis d'indigestion est décrit en termes de *souffrance*.

Les genres de chutes à éviter : une Parque adoptant le métier de Pénélope, Sisyphe se recyclant en travaux des Danaïdes, Pythie au service d'Hermès.

Le but d'une consolation n'est pas d'apporter de la joie optimiste, mais de rehausser ou d'anoblir l'angoisse pessimiste, qui ne nous quittera jamais.

Quand les sources de l'espérance et du désespoir commencent à coïncider, c'est qu'on affleure, probablement, à la platitude, car l'espérance est haute et le désespoir – profond.

Quel est le lieu du dévoilement primordial : le temps topique ? le néant apophatique ? - le regard orphique ! Au seuil de l'enfer et de la mort, guidé par l'amour.

Ceux qui pleurent, aujourd'hui, prêtent à rire ; ceux qui rient sont bêtes à pleurer.

L'espoir d'un idéaliste, ce n'est pas une attente, c'est une résignation à la beauté. Le désespoir d'un matérialiste, c'en est une révolte ratée.

Faire taire toute déploration, qui perdrait en intensité si, d'aventure, j'accédais à une chaire universitaire. La déchéance est l'impossibilité de descendre au niveau de l'homme des cavernes.

Rien à admirer dans l'enfance : l'obsession par des buts, l'incapacité de l'ironie. L'enfance ne vaut que par le souci, que je me donne, pour que vive le seul enfant intéressant - moi, à cet âge ingrat.

Permettre à tout enthousiasme d'aboutir logiquement à une pâmoison et continuer à le pratiquer, écrasé et compromis.

Chaque blessure est source – O.Paz. C'est près de ces fontaines qu'on entretient les meilleures soifs.

Ceux qui possèdent de bonnes ressources du rire n'écrivent pas : la tristesse de nos lignes est un palliatif de déviation des larmes de leur meilleur emploi.

L'exil, c'est l'arbre me résumant, devenu déficient. Dans le cas de défaillance le plus fécond, je suis un déraciné de cimes. *Dell'albero che vive della cima* - Dante.

L'objet le plus attendu du ciel est une bouée de sauvetage, l'espérance. C'est pourquoi on est tenté de vivre le monde comme un naufrage.

La honte naît souvent d'une pseudo-plénitude, tumultueuse et trouble, apportée par la raison, à l'endroit même, où l'on aimeraient entretenir un vide pur et immobile, grâce à une sainte fêlure de l'âme.

À ne regarder les choses que pour les décrire, on finit par ne plus avoir de regard. *L'homme rêve, afin de ne pas perdre le regard* - Goethe.

La pensée doit introniser le langage et ennobrir l'espérance. *Une idée ne vaut que par l'espoir, qu'elle excite* - Valéry. L'excitation est une soif de l'âme, soif maintenue auprès de la fontaine de l'esprit.

La mort est la seule ombre, n'ayant pour source aucune lumière. À moins qu'on croie en résurrection lumineuse de nos rates ou de nos glandes éteintes, annulant la mort de nos âmes enténébrées.

Ils cherchent à être Œdipe ou Sphinx ; je leur préfère les sirènes - être enchanteur invisible au milieu du réel désenchanteur.

Noircir furieusement la terre pour mériter au ciel une place lumineuse - rêve du pessimiste. Le rêve de l'optimiste est de descendre aux enfers, pour ne pas s'encanapiller dans des paradis artificiels.

Toute position se prête aux couleurs de triomphe, de routine ou de défaite. Le fiasco paraît être la teinte la plus prometteuse pour un homme de cœur terrorisé par la grisaille.

Pourquoi les ruines ? - pour avoir sous les yeux la tour d'ivoire, la bouteille de détresse et la cendre.

Pour goûter aux fruits de nos défaites, il faut qu'une victoire nous en donne le loisir.

Un but possible de l'existence : garder intact l'irréel dans les dévastations volontaires du réel.

La sensibilité est affaire du choix de systèmes de coordonnées. Prenez le cœur : ou bien on le situe vers la cinquième côte, ou bien on investit en cliniques cardiaques, ou bien on le sonde à coup de larmes.

L'art du pathétique : pensées nouveau-nées nourries par un agonisant. Ce soliloque eut déjà un prédecesseur ironique, sous forme d'un *dialogue entre un mourant et un homme qui se porte bien* (Voltaire).

Être souffleur, souffreux, persifleur de sa vie ? La tailler, la bâiller, la râiller ? Pour la quitter, le regard rouillé à l'intérieur, souillé par l'extérieur, mouillé sur la surface...

Ne regarde pas la vie à ras d'yeux, en face, en regard. Le danger n'est pas dans son horreur, mais dans son ennui. La familiarité n'est exaltante qu'avec l'abject.

Verser des flots de larmes, pour ne garder que ce qui surnage dans le naufrage.

Tous, jusqu'au dernier des imbéciles, voient les horreurs de ce monde ; très peu, même chez les têtes bien faites, voient sa magnificence.

Même dans la mort il faut imiter l'arbre : mourir debout (Suétone), et continuer à projeter des ombres, à tendre vers le ciel et à s'accrocher aux racines.

Le devenir serait souffrance, et l'être - délivrance par la volonté (Nietzsche et Heidegger) ; mais je vois dans la volonté surtout une algorithmique indolore et dans l'être - un rythme douloureux.

Dans ton goût immodéré des défaites, méfie-toi de leur reproduction trop mécanique, à l'instar du moteur de la modernité : reproduction des succès.

L'enfer est chaud et traversé d'éclairs. Comment ne pas chercher le paradis dans un froid balayé de ténèbres ?

Un espoir secret : ma collection de défaites remportant un franc succès auprès d'un collectionneur d'exception(s).

Avoir touché le fond n'apporta aucune mesure supplémentaire à ma sensation de hauteur.

Le malheur creuse l'âme, et le bonheur la soulève. Ça fait beaucoup de vide, dont profitent la platitude, l'inertie ou l'indifférence.

Le rire de ceux, qui soi-disant évitent ainsi de pleurer, révèle surtout le discrédit, que portent, chez eux, la honte et la pitié. Au milieu des rieurs sans honte, toute larme devint piteuse.

La souffrance noble est inconsolable ; c'est pourquoi je me moque de la religion, de la victoire et de l'action. Je ne compte que sur la caresse.

Avec l'espoir, il faut adopter le regard sur un verre, moitié plein et moitié vide : me sentir un survivant, plutôt qu'un agonisant, du désespoir, l'espérance se trouvant derrière moi, et non pas à l'avant.

À l'échelle de Jacob - le pas-à-pas et l'écoute – on doit souvent préférer le lit de Job - l'immobilité honteuse et hautaine et le regard. Moins les jérémiades.

La forme, c'est la joie ; et tout fond aboutit à la douleur - autant chercher à donner une forme verbale à la souffrance, pour que mon étoile se reflète et se lise même dans mon encre ou dans ma larme.

Jadis, choisir pour demeures les ruines de l'incurable fut un défi à l'hôpital et au cimetière. Aujourd'hui, elles s'opposeraient aux salles-machine stérilisées.

Seul un repu ou un débile peut ne pas redouter la solitude, la douleur, la non-reconnaissance. Mais cette angoisse paralysante ne se transforme en un frisson créateur que chez le poète.

On reconnaît le sot par le gouffre, qui sépare ses soucis de la vie de ses soucis de la mort, tandis que *c'est le même entraînement qui enseigne à bien vivre et à bien mourir* – Épicure.

Trois lectures du monde : symptomatique (la philosophie du bas soupçon), remédiaire (l'idéologie de la profonde transformation), ironique (la résignation à une haute maladie).

L'authentique déluge, dans nos basses contrées robotisées, engloutit l'île déserte des âmes ; et ce livre est une Arche, où se réfugient toutes les espèces encore animées, mais disant adieu à leur monde perdu.

La terreur, inévitablement, s'invite à toute fête de la beauté, puisque tout créateur a sous les yeux le beau miracle de l'engendrement et la banalité horrible de la mort.

La médiocrité des jouissances et des peines, dans les cœurs des hommes, explique l'extinction des âmes mieux que l'invasion des esprits par le robot.

Le seul endroit, où la pierre philosophale me paraît être à sa place, est une ruine. L'écriture des ruines est la seule à pouvoir consoler ou munir notre habitat de quelques signes d'éternité.

La beauté sans puissance et la puissance sans beauté, voilà ce qui nous éclaire sur l'origine de l'angoisse des artistes ou de la paix d'âme des managers et techniciens.

Le désespoir devrait rendre plus pénétrant mon regard ; l'espérance n'est désirable qu'aveuglante.

Le philosophe : ni médecin ni guérisseur, mais consolateur de l'incurable.

Plus haut est mon désespoir d'esprit, plus haute est mon espérance d'âme. Mieux mon esprit creuse, mieux mon âme s'élance.

L'intérêt thérapeutique de l'arbre : si je perds ma fleur, je donnerais vie à ma souffrance muette, en m'attachant aux racines ou aux cimes, témoins de mes couleurs.

La philosophie consiste en gonflement des pensées et des souffrances. Aux pensées uniques on donne du volume général ; à la souffrance au pluriel on trouve un piquant tout singulier.

La noblesse d'une culture se reconnaît par sa capacité de pleurer des idéaux naufragés.

Si aucun drame personnel ne perce dans mon discours sur l'universel, c'est que, décidément, je ne suis qu'un raseur, quels que soient mes titres académiques.

La profondeur de ma blessure n'apporte rien à la hauteur de ma plainte – une bonne leçon, pour que l'expert du fait, en moi, ne soit pas le signataire du dit.

Face à la tristesse, tout homme songe à la consolation : Schopenhauer la méprise, Kierkegaard la refuse, Nietzsche l'invente. Est philosophe celui qui sache concilier ces trois attitudes.

La souffrance abreuve l'âme, abrite le cœur et abrutit la cervelle.

A-t-il vécu, celui qui meurt avec des plaies, toutes visibles ? Et les plus saignantes, appelées stigmates, se trouveraient peut-être dans l'âme et non sur les mains.

La tragédie pure suppose une solitude ; c'est pourquoi la tragédie de la révolte (exigeant la présence d'autrui) est moins noble que la tragédie de la résignation (résolue devant le soi seul).

Habiter son chagrin ou le réduire à l'état de ruines. Nostalgie et mélancolie, face au ciel, plutôt que routine, face aux horizons.

De tout carillon de Valéry, le *marteau* de Nietzsche extrait le glas de Cioran.

Pour l'âme, vivre, c'est vibrer dans l'inquiétude des voluptés et des souffrances, et pour la raison - baigner dans la quiétude d'un gras bonheur.

Caducée – étrange symbole de la souffrance : le serpent et les ailes, la fatalité et le hasard, Démon et Tyché. L'espérance, ce n'est peut-être pas les ailes, mais le serpent ? Les ailes nous portent au désespoir.

Du bon usage de l'ironie et de la pitié : ironiser sur la souffrance des pécunieux en matières visionnaires, prendre en pitié la souffrance des pauvres en matières pécuniaires.

Le sceptique vise la guérison, l'épicurien - la thérapeutique, le stoïcien - l'immunité, je leur préfère le cynique - la pathologie de l'incurable.

Une consolation n'arrête pas les larmes mais les rend sacrées ; une réconciliation ne désamorce pas le chagrin, elle le désacralise.

L'origine du désespoir : réduire la joie de vivre aux joies de la vie.

Le courage et le combat sont bienvenus pour affronter des *problèmes désespérants* ; pour se mesurer aux mystères, menant à l'espérance, la consolation est préférable.

En écrivant, à qui veux-tu t'adresser ? au concurrent ? au badaud ? au frère ? Et tu chercheras, respectivement, à le convaincre, à l'amuser ou à le consoler.

La musique, c'est l'immédiateté ; et la métaphore, c'est, justement, l'écart, l'intermédiaire entre la chose et son expression. C'est pourquoi *la musique seule peut parler de la mort* – A.Malraux.

Plus on pleure, tout seul, mieux on rit avec autrui. Mais tout contact direct entre un éclat de larmes secrètes et un éclat de rire certain éteint les deux.

Face à nos débâcles, deux attitudes possibles : la pesanteur d'une tristesse ou la grâce d'une gaîté ; l'ironie en est le compromis – une mélancolie souriante.

La grande tragédie, ce ne sont pas des tracas publics des princes de ce monde, mais la langueur solitaire des serviteurs de Dieu, dont les talents, les sentiments, les rêves s'évaporent, face au vide des cieux.

L'homme est libre, dès qu'il se débarrasse de la souffrance et ne se sent plus redevable devant le Créditeur céleste. Et cela engendre la bonne conscience, bien connue chez tous les salauds terrestres.

Le médiocre n'espère ni désespère ; la haute espérance d'un bel esprit découle de son profond désespoir. *Le suprême désespoir est de n'être pas désespéré* – Kierkegaard.

La certitude qu'une *bonne traduction en français* de mon opus hapax intensifie la mélancolie de mon chant des défaites.

La consolation, dont je parle, n'est pas un refuge, offrant toit et chaleur, mais des ruines, hantées par des fantômes, instantanés, ardents et fraternels. Gémissement, tourné en chant du cygne.

C'est la vie et non pas la philosophie qui *produit* notre dénuement tragique ; la philosophie ne peut ni ne doit qu'en *inventer* une consolation.

Deux soucis de l'*être-pour-la-mort* heideggérien (*Sein-zum-Tode*) : l'évidente tragédie de l'existence et l'indéfendable espérance dans l'essence.

Que les philosophies du penser et de l'agir sont misérables à côté de celles du souffrir ou du soupirer !

Pour comprendre, que l'espérance n'est noble que passive, il faut avoir pratiqué le désespoir actif.

Ce qui justifie toute prise de plume, - la bouteille, la cire et surtout la bonne tempête étant à portée du naufragé volontaire.

Il est facile d'être humble, quand on se déteste. Il est facile de s'aimer, quand on est orgueilleux. Mais comme il est désespérant et presque impossible - de s'aimer ET d'être humble !

La consolation ne me réconforte pas, elle apporte de l'aura invisible à mes faiblesses, fatales et nobles.

Adoucir les capitulations, par des caresses verbales, plutôt que redonner l'envie de se battre, par des promesses d'idéal, - telle serait la fonction de ma consolation.

Le rôle rationnel de la consolation devrait consister à entretenir une mélancolie impondérable, à l'opposé d'un abattement trop lourd ou d'une euphorie trop légère.

La consolation ne permet pas de redresser ma tête après un naufrage regrettable ; elle tente, tout en gardant ma tête basse, d'élever mon âme, avant que celle-ci n'affronte un naufrage prédestiné.

Plus je sais, plus je désespère ; mieux j'ignore, mieux j'espère.
Connaissances des parcours ou contraintes des commencements.

Le désespoir est présent aussi bien dans l'art que dans la vie ; dans l'art on l'ennoblit par un chant, et dans la vie on l'adoucit par la caresse. La caresse extrême – le chant du cygne.

Le sage aptère choisit entre la sieste et l'angoisse ; le poète enveloppe de rêves la première et développe en hauteur la seconde.

Un aveu gênant pour tout artiste : par l'art nous cherchons à rattraper ce dont nous priva la vie.

Les éléments et les voix : dans l'eau, le poisson se tait ; sur terre, la bête gueule ; dans l'air, l'oiseau chante ; dans le feu, tout vivant invente son chant du cygne.

Le postier de mon espérance doit être inexistant, comme cet Ange, porteur de la Bonne Nouvelle, de cette fumisterie, effaçant tout de même tant de nuisibles évidences.

Mes espérances ne s'accrochent qu'aux spectres, mais mes hontes ont des supports bien réels – d'où l'intérêt pragmatique, voire cynique, de ne pas trop m'attarder dans le réel.

Qui a l'humilité de pleurer est maître de son monde. Qui a le courage de rire, est maître des autres - G.Leopardi.

Le sage ne cherche de la consolation que pour ce qui est sans espoir. *À des maux sans espoir il a déjà trouvé remède* - Sophocle, bien que ce remède soit davantage une drogue ou un placebo.

Les beaux esprits vivent la détresse, ce vide en attente d'une musique qui ne vient pas ; les minables vivent de manques, de ces vides, qu'ils remplissent du bruit des actes et des choses.

Aucune belle espérance ne peut naître du savoir ; seul le créer artistique en promet : *Les beaux-arts sont faits pour consoler* – Stendhal.

À penser, en profondeur, les causes, on néglige de panser, en hauteur, les effets.

Devenir plus sec – dans ses yeux, ses pensées, ses rêves – telle est la véritable tragédie de l'homme.

Ce qui est matériel aboutit à l'ennui ; ce qui est spirituel – à l'angoisse. Pour entretenir une lueur d'espérance, il ne reste que l'inactuel, le rêve. *L'Espérance regarde au-delà du corps et de l'esprit* – Valéry.

Consoler, ce n'est pas redonner l'envie des départs dans la vie, mais le goût des commencements dans les rêves. Le désespoir est dans la vie agonisante, l'espérance – dans le rêve renaissant.

Quand l'espérance est perçue comme une promesse, elle pourra servir de consolidation mais non de consolation. *L'espérance anime le sage et leurre le présomptueux* – Vauvenargues.

Le rire finira toujours par désespérer ; mais les pleurs ont toujours une chance de nous consoler. *Qui sait pleurer, sait aussi espérer* - Chestov - *Кто умеет плакать, тот умеет и надеяться.*

L'excellent indice de l'origine de la vraie tragédie qu'en donne le comédien Dante : *Au commencement savoureux, à la fin insipide.*

La consolation n'est pas dans une paix d'âme, mais dans la fierté retrouvée des passions vécues jadis, dans l'élan vers les étoiles éteintes.

Le Russe n'aime que ce qu'il ignore, et l'Allemand n'ignore que ce qu'il aime.

Par une espérance irréelle qui s'en dégage, la tragédie est une consolation ; et puisque la belle musique conduit à un désespoir inconsolable, la tragédie est incompatible avec la musique.

Pour une tragédie, le conflit est une trame trop commune, facile et simple ; les crépuscules de la Beauté en sont une grande et belle ! C'est pourquoi Tchékhov est le plus grand tragédien.

L'esprit, objectivement, juge, l'âme, créativement, vit, le cœur, subjectivement, souffre. Le créateur devrait suivre Cioran : *Notre capacité à vivre est fonction du désespoir que nous étouffons.*

Le sacrifice et la fidélité s'associent presque spontanément avec l'amour ou avec la liberté, mais difficilement – avec la souffrance, qui est plutôt la conscience de leur inutilité.

Je n'ai jamais connu d'imbéciles malheureux.

Pour ne pas craindre la mort, il faut mépriser la vie ; mais la vie est un miracle admirable ! Seuls les indifférents à la beauté et aux mystères peuvent garder la tête froide face à l'horreur ardente du néant.

L'une des sagesses de la vie : savoir maintenir continu l'axe qui va de la sensation la plus forte, la douleur, à la plus faible, l'espérance.

À tout coup reçu, le corps et l'esprit ont des réactions semblables – neutraliser la plaie ; mais le cœur et l'âme devraient ne se soucier que des blessures incurables – l'oubli réussi s'appellerait consolation.

L'espoir se tourne vers l'avenir, et l'espérance compte sur le passé ; celle-ci est une victoire de l'âme et du rêve, face à la souffrance, celui-là est une capitulation de l'esprit devant la réalité.

Paradoxalement, ceux qui cherchent une paix d'âme ne font que raisonner, dont l'aboutissement – le désespoir – les comble. Ceux qui ont besoin de frissons, les retrouvent dans l'espérance diaphane.

La mélancolie naît dans l'âme, mais elle contamine l'esprit, qui se met à fouiller la mémoire, à la recherche de sources, – en vain. C'est peut-être, cet échec qui distingue la mélancolie – de la tristesse.

La souffrance abaisse la noblesse, car elle réveille la révolte. Les grenouilles du bénitier pensent le contraire : *Toute noblesse est de souffrir et de résister* – P.Claudel.

La mort de l'espérance est un drame ; l'extinction d'une passion est une tragédie. *Déchu n'est pas l'espoir, mais l'élan même* - G.Leopardi - *Non che la speme, il desiderio è spento.*

Notre âme sécrète la mélancolie, que notre esprit tente de combattre. Mais l'esprit est commun, tandis que l'âme est personnelle ; nous combattons donc notre genre hapax au nom de l'espèce normative.

Dans une mélancolie sans raison perce une tendresse inexplicable, qui est comme le souvenir d'un paradis, perdu et oublié.

La pensée, qui te rapproche le plus sûrement de la réalité, est celle de ta propre mort ; donc, évite-la si tu veux exister dans le rêve.

Une belle mélancolie accompagne plus souvent les fleurs qui montent que les feuilles qui tombent.

Les déceptions et les extases s'attachent aux événements, aux choses ; mais la mélancolie est la fatalité des âmes nobles.

La consolation : constatant une horrible indifférence envahir tes sens, te tourner vers ta jeunesse et ressusciter la fidélité à ses extases ou le sacrifice de ses dégoûts.

Tes larmes, de chagrin ou de joie, vont tarir – c'est là l'une des origines de la tragédie humaine.

L'irréparable dans la vie demande du courage lucide d'abandon ; l'irréparable dans le rêve se redresse par la consolation, par la fidélité aux chimères.

La vraie espérance ne loge que dans un rêve ; c'est pourquoi perdre toute espérance, c'est se livrer à la seule réalité, c'est-à-dire à la platitude.

La tragédie : après avoir été maître du sublime, glisser vers le statut d'esclave du médiocre. *La tragédie, c'est céder à la platitude* - Chestov - *Трагедия - уступить обыденности*.

Nietzsche, dans sa grande souffrance, cherchait, lamentablement, du respect et de l'estime ; la pitié l'insultait ; son aristocratisme y devenait petit-bourgeois.

Là où la vie réelle désespérante dit *C'est la fin*, mon rêve, à la recherche d'une consolation, dit *C'est un commencement et une espérance*.

La clarté met à nu le désespoir réel, elle fait s'épanouir des pensées noires ; des espérances diaphanes attendent l'obscurité, où point le rêve. *Mes espérances, je les dois à la nuit* - Cioran.

Toute fuite devant une réalité bien portante, vers un rêve agonisant, est signe de faiblesse, mais son culte apporte la plus pure des consolations.

Dostoïevsky veut être consolateur des autres ; Nietzsche veut rester inconsolé ; je veux être consolé par moi-même, consolateur.

En philosophie, tant de nouveaux diagnostics et remèdes, mais la place de la douleur - réduite en peau de chagrin.

Dans chaque extase le pessimiste voit une angoisse sublimée ; l'optimiste trouve dans chaque angoisse un prétexte pour s'extasier.

Je n'ai connu que des succès majeurs et des échecs mineurs ; les premiers, invisibles, ont nourri mes rêves ; les seconds, criards, ont empoisonné ma vie.

Dans la vie, l'enfer est personnel et le paradis – collectif. Dans le rêve, c'est l'inverse. C'est pourquoi je m'occupe davantage de l'espérance paradisiaque que du désespoir infernal.

Pour ne pas être terrorisé par la pensée de la mort, il faut être mouton ou robot ; les philosophes académiques contribuent à la prolifération de ces races.

Même les plus orgueilleux des ratés ne peuvent pas renoncer à l'attente du succès. Le remède de ce prurit de reconnaissance serait-il l'anxiété en toute circonstance, qui égaliserait l'échec et la réussite ?

Une fois le rêve éteint, on se suicide pour éteindre la réalité. La pensée du suicide est une mauvaise consolation, la bonne relève du travail de Phénix – chercher à rallumer le rêve au milieu des cendres.

Il faut être très lucide sur la terrible déchéance, sentimentale ou intellectuelle, qui nous guette, pour comprendre ce qu'est une vraie consolation.

Il est assez facile de tenir tête à ce qui est, il suffit souvent de lui passer outre. C'est ce qui n'est pas qui m'atteint et me blesse. Souffrir pour ou par ce qui est avilit le compagnon de l'irréel que je suis.

Une grande beauté te promet le bonheur, ensuite te saisit d'angoisse et enfin te fige dans la tragédie. C'est pourquoi il faut te contenter de promesses impossibles, d'espérances inventées, de commencements.

Ma mélancolie des commencements est le contraire exact de leur mélancolie de la fin du monde.

La bête vit en accord avec son acte, et l'ange - avec le sentiment ; mais l'esprit d'homme reconnaît qu'aucun accord n'est possible entre le sentiment et l'acte ; c'est cela, l'angoisse.

Le contraire de la consolation, c'est l'indifférence, le contentement de ton paisible état, l'oubli que tu as besoin d'être consolé. L'inquiétude pour un rêve évanescence doit t'accompagner dans toute paix d'âme.

La seule foi opératoire est celle qui naît de retrouvailles avec un rêve évanescant – *credo quia consolans*. Rien de surnaturel dans cet objet de culte.

Ce n'est pas le temps implacable et irréversible qu'il faut appeler de s'arrêter, mais le souvenir d'un rêve qui ne dura, peut-être, qu'un instant, mais qui ressuscite l'espérance.

La vraie consolation ne s'adresse pas à celui qui souffre dans le réel (l'inconvénient de tous), mais à celui dont le rêve, jadis ardent, devient tiède (la tragédie des rares).

Le salut est affaire des fanatiques ; les doux se contentent de la consolation.

La tragédie, ce n'est pas l'intensification de tes chagrins, mais le ramollissement de tes emballements.

Avec tes souvenirs nostalgiques, deux démarches respectables : les ensevelir pompeusement ou les embellir humblement – se désoler ou se consoler.

La consolation n'est pas un remède pratique contre un malheur réel, au présent, mais un réveil magique des symptômes d'un bonheur éphémère, au passé.

La consolation que je cherche serait une résurrection plutôt qu'une guérison. Magnifique sous forme d'un Verbe, d'un tableau, d'une Passion musicale, et néant – dans la réalité.

Ne plus savoir ni rire ni pleurer – l'origine de la nostalgie. Ne pas avoir assez ri ni pleuré – l'origine de la mélancolie. La seconde, guérissant la première, - la consolation.

Ce n'est pas le malheur dans la réalité d'aujourd'hui que tu dois chercher à consoler, mais le bonheur d'un rêve d'antan, qui perd de son intensité.

Belle attitude que penser droit dans le malheur ! - Démocrite. Ce qui s'appelle belle fidélité. Penser oblique dans le bonheur peut, étrangement, être un beau sacrifice !

Le monde est un feu vivant, s'allumant par un style – Héraclite. L'intensité vécue en musique - beau style de vie !

Ni la cigüe de Socrate, ni la croix de Jésus, ni la blessure d'Hamlet ne sont des tragédies, mais le Bien évanescence du premier, la solitude du deuxième, la réduction de la vie aux seuls mots chez le troisième.

L'âme, à la différence du corps, se nourrit de sa faim – G.Thibon. Un jour, on dévoilera la supercherie : dans les bosses, dues à ses rencontres avec la vie, l'âme cache des provisions secrètes.

Si, jamais, un déçu rêva, il rêva mal. On ne console pas les déçus du réel, on ne console que les fidèles du rêve.

L'état du monde doit n'inspirer, dans le pire des cas, qu'une nostalgie ; la tragédie ne devrait apparaître que du regard sur l'état de ton propre soi inconnu, état dégradable et souvent irréversible.

Pour une cohabitation palpitive entre l'espérance et le désespoir – rêver son être et vivre son devenir.

Le désespoir est le constat, que notre soi connu est désespérément autrui, les autres, donc l'enfer. Est mystique celui qui sait se dégager de la sociabilité du langage et se tourner vers son soi inconnu.

Taedium vitae finira par éteindre toutes les lumières, toujours communes, de ton esprit ; *gaudium somniorum* embellira les ombres, toujours uniques, de ton âme.

Mettre le sentiment au-dessus de la pensée rend ton rêve tragique ; mettre la pensée au-dessus du sentiment rend ta vie comique. C'est pourquoi la jeunesse est tragique et la vieillesse – comique.

Jadis, tout tracas banal était traduit par des rêveurs en tragédie extraordinaire ; aujourd'hui, toute vraie tragédie est vécue comme un malheur banal (*ein gemeines Unglück* – S.Freud).

Le savoir approfondit nos racines, élargit nos horizons, élève notre souffrance.

Maudire l'essaim et ruiner les ruches - deux saisons du butineur de fleurs. Il faut tenter de voir dans le fiel – un miel mal digéré. L'état d'âme mielleux se traduit le mieux par un esprit fielleux.

Même en sacrifiant l'espérance, l'homme supérieur sait qu'elle est Phénix, et il la vénérera jusqu'au milieu de ses cendres.

En quête de consolation, tu devrais, au lieu de chercher un rétablissement d'un rêve agonisant, te rappeler, simplement, que la vie est un miracle, rétablir l'entente entre les yeux ouverts et les yeux clos.

Ce qui est poétique ou mélancolique sème une haute espérance ; le désespoir profond est l'œuvre du faux et creux pathos ou de la vraie et plate prose.

L'état d'âme, le plus efficace contre le désespoir, je l'appellerais - *docte inconscience*. Plus tu t'occupes des connaissances universelles ou de ta propre conservation, plus vulnérable tu seras face à l'angoisse existentielle.

L'esprit s'occupe du grand et du respectable et nous apprend à nous servir de coudes ; mais c'est l'âme, ce réceptacle de douleurs, qui nous apprend l'expressivité des genoux.

On a tort d'opposer l'espérance au désespoir : celui-ci gémit dans le réel, celle-là chante dans le rêve. Deux interprètes, si souvent à l'opposé l'un de l'autre, – l'esprit et l'âme.

Des miasmes désespérants ne peuvent venir que d'un cœur trop enflammé ou d'un esprit trop glacial, jamais – d'une âme pure et ardente. Mais qui encore a une âme ?

L'ange tombe à cause de l'impitoyable temps, qui fait perdre de l'impondérabilité dans une hauteur non-éternelle.

Aucune grande émotion ne dure. C'est même l'origine première du sens tragique de la vie aussi bien que la justification du genre aphoristique en littérature, opposé à la prolixité.

Qu'on oublie les mythes du passé est triste ; mais ne plus créer de mythes, au présent, est tragique – on prépare le terrain du robot triomphant.

La mélancolie, comme l'anesthésie, – blessure sans douleur ; la nostalgie, comme la neurasthénie, – douleur sans blessure.

Quand une larme mélancolique te fait ressentir la sécheresse ambiante, c'est un bon moment pour chercher une espérance, qui élèverait ta larme et embellirait ta mélancolie.

La souffrance serait-elle cette *docte ignorance*, qui étoile notre ciel ? Le malheur réel nous hante, le bonheur idéal s'invente. Sans excitation douloureuse – pas de tableaux de paradis convaincants.

Seul l'orgueilleux souhaite l'humilité ; seul le gréginaire souhaite la solitude ; l'humble ou le solitaire en souffre.

La Russie

Plus on est doué, en Russie, plus on est écorché. La conscience trouble est ici signe d'une grande personnalité.

Le messianisme russe ignore, aujourd'hui, quel monde doit être sauvé.

La vie prend son sens, pour l'Européen, dans des buts évidents ; pour l'Asiate - dans d'évidents moyens. Le Russe voit, derrière chaque but, d'impossibles moyens et, derrière chaque moyen, un but sans intérêt.

Le Russe est un individualiste portant le témoin du bien commun. Dans ce genre de course, l'Asiate redoute le départ, l'Européen - la déconvenue à l'arrivée, le Russe - la course elle-même.

L'âme russe n'a pas la trempe asiatique, ni ses pas - la prudence européenne. La première se grise d'innocentes libations ; les seconds s'embrouillent sans indicateurs érigés par la volonté défaillante.

Le Russe, dans son isolement des catacombes, prêche la rencontre des foules fraternelles ; le Français exhibe sa solitude polaire, quelques heures après un dîner en ville, en compagnie de son éditeur.

La Révolution russe fut la seule révolution non nationaliste du monde. La seule à entraîner dans sa perte la nation elle-même, invitée dès le début à se renier.

La Révolution russe est la dernière guerre de religion européenne. L'Inquisiteur est battu, le confessionnal est sans danger, les indulgences et les icônes se diffusent comme produits périssables.

L'expérience communiste en Russie : vue comme une haute espérance par les meilleures têtes européennes et vécue comme un profond désespoir par les meilleures têtes russes.

Le personnage négatif pour l'Anglo-Saxon, c'est un névrosé, pour le Français - un sot, pour l'Allemand - un philistin, pour le Russe - un homme transparent.

Presque tout, dans ce monde, est de nos mains - dit l'Européen. *Rien dans ce monde n'est résultat de mes actes* - dit l'Asiatique. *Je ne regarde dans ce monde que ce qui ne porte trace d'aucune main* - dit le Russe.

L'Orient cherche à anéantir le rêve par l'inaction introvertie ; l'Occident - à le profaner par l'action extravertie ; la Russie - à le cultiver sur son épiderme.

Ne sachant trouver de support, ferme ou fermé, ni sur la terre ni dans le ciel, le Russe en invente des substituts ouverts : le sous-sol au contact de la terre et les ruines tournées vers le ciel.

L'Anglo-Saxon réduit la philosophie à une grammaire, le Français - à une logique, l'Allemand - à une structure, le Russe - à une poétique.

Tant de barbarie russe s'explique par une lecture abusive de la juridiction démocratique : *dura lex - dura*, en russe, voulant dire *niaise*.

La littérature russe est la seule en Europe à avoir résisté à la tentation d'un héros triomphateur. Elle affiche une interminable galerie des vaincus, bons princes : prince Igor, prince Mychkine, prince André.

Une jolie illustration de la différence entre la gloriole française et l'humilité russe : les nombres *premiers* s'appellent, en russe, - nombres *simples* (*простые числа*).

Rome et Byzance sont tombées sous les coups des barbares. Moscou tombe sous les coups des gens civilisés. Elle ne s'en relèvera jamais.

L'âme russe est temporelle, l'europeenne - spatiale. Peu de bâtisseurs ou de héros, chez les premiers, que des nomades et artistes.

Dans la disette russe, toute nourriture culturelle fut avalée avidement et sans discernement. En Europe, la culture a une place confortable, quelque part entre la gastronomie et le tourisme.

Les Russes se saignent en courant d'après le bien. Au nom du bien lui-même et sans une empreinte du beau. Les Européens cultivent le beau sans empreinte du bien.

Dans un sentiment unique, le Russe lit les prédestinées de la tribu. L'Européen, au contraire, déduit d'un trait tribal l'explication de toute unicité. Synthèse abusive, analyse allusive.

La grandeur de la littérature russe : l'intérêt pour et la défense de l'homme seul. La solitude d'un discours se confirme par sa lisibilité sur une île déserte ou dans une grotte.

Le Russe vit avec le sentiment, que le mal, qui le frappe, est un mal périphérique et banal, hors des lieux, où se concentre son vrai dessein. Résister à la tentation de résister !

La Russie devenant un trou noir, n'attirant ni n'aspirant personne.

La contingence de l'espace, du climat, de la misère et de la police secrète privait le Russe du sentiment de son chez-soi. Le hasard des circonstances pousse vers le nomadisme dans la tête.

Une suite de tyrans imposa aux Russes un jeûne de la liberté, sans préciser son terme. On crut, que c'était pour l'éternité et s'en fut contenté.

L'Allemand apprend la force du pensé, le Français - l'élégance du penser, le Russe - la caresse de la pensée.

L'Asiate se détache du visible, sans savoir s'attacher à l'invisible ; l'Européen s'attache au visible, sans savoir se détacher de l'invisible ; le Russe s'attache à l'invisible, sans savoir se détacher du visible.

L'Anglais a plus d'avis que de pensées, l'Allemand - plus de pensées que d'avis (Heine). L'avis du Français est la pensée ; l'avis du Russe - la vie.

Noblesse, toujours impuissante, pitié, toujours désincarnée, pathos, toujours immobile - Tchekhov.

Partout, avec du savoir acquis s'affine la délicatesse des sentiments. La seule exception - la Russie, où plus sauvage est l'homme plus il y a de chances de lui trouver de la subtilité du cœur.

L'homme est bon, disent les Russes, mais on a intérêt, en Russie, d'être une crapule, pour survivre. L'homme est mauvais, dit-on en Europe, où il est profitable d'être bon.

Il faut casser des œufs, si l'on veut rassasier l'homme - et l'on eut une monumentale omelette humaine, dont on garde toujours l'indigestion.

Le champ européen reçut la bonne graine, dont l'Anglais sera l'économiste, le Français - le politicien, l'Allemand - l'idéologue ; pour en assurer la sécurité et la longévité, il lui fallut l'épouvantail russe.

Pour que les hordes, meutes, gangs actuels russes atteignent le stade rêvé d'étable, il faudra qu'ils soient bien bâtis (la *perestroïka*), bien éclairés (la *glasnost*), bien gérés (la *pravda*).

Sur une douzaine d'*heures astreales de l'humanité*, S.Zweig en accorde trois à la Russie : la grâce de Dostoïevsky, la fuite de L.Tolstoï et ... le wagon plombé de Lénine.

Les trois tragédies dans la vie de Nabokov, les trois pertes : de l'enfance, du père, de la langue maternelle. Malgré ces points communs, tout le reste nous oppose.

Le même destin poursuit les escadres, idéologies ou poésies russes : viser le monde entier, pour se retrouver épave, coulée sans gloire : le «Variag», l'Internationale, les «Scythes».

Les trajectoires imprévisibles du mot *artiste*, qui, en français, garda son rapport immédiat avec *l'art* en général, tandis qu'en allemand on pensera au *cirque*, en anglais - à la peinture et en russe - au théâtre.

Trois fauteuils voisins de l'Académie Française furent occupés, au siècle dernier, par trois énergumènes d'origine russe, qui discutaient en russe des entrées du Dictionnaire de l'Académie.

Le point de départ du Russe est en Orient, le point d'arrivée se voit dans la perspective occidentale. Mais il s'embourbe dans le premier pas.

Quand la barbarie russe rencontre la barbarie américaine, l'esprit sans la lettre ou la lettre sans l'esprit, - on dirait un ours robotisé ou un robot au fond d'une tanière.

Le jour, où même la Place Rouge sera grise d'ennui, je regretterais peut-être les jours, où elle était déjà noire de monde, encore blanche de neige, et même verte de peur.

Beau remonterait au diminutif de *bon*. Mais c'est ce qui se passe en russe, avec *хорошенький* et *хороший* !

Tout esprit français est dans un mot d'esprit ; l'idée de l'esprit est tout esprit allemand ; le mot et l'idée, débarrassés d'esprit et devenus gémissement ou icône, c'est l'esprit russe.

I.Tourgueniev et Gogol, les plus inconditionnels et enthousiastes chantres de la terre russe, reconnaissaient, qu'ils ne pouvaient s'adonner à leur exercice patriotique qu'à Paris ou à Rome.

Sur les rapports avec la vérité : le défaut le plus grave, pour un Allemand - de l'ignorer, pour un Russe - de la justifier, pour un Français - de ne pas savoir la fabriquer.

Le théâtre anglais est dominé par le mot, l'allemand - par l'image, le français - par la fioriture, le russe - par un état d'âme. L'art, la poésie, le décor, l'homme.

Pour l'Anglo-Saxon, est vrai ce qui marche ; pour l'Allemand - ce qui se tient debout ; pour le Français - ce qui plane ; pour le Russe - ce qui (que ?) justifie la position couchée.

Le Russe est si pressé de hurler son pouls du bon, qu'il oublie de s'assurer le concours du rythme du beau ; le Français est si obnubilé par la voix du beau, qu'il oublie d'y insérer des silences du bon.

Pour être porté aux nues par sa nation, l'Américain doit gagner, l'Allemand - souffrir, le Français - briller, l'Italien - chanter, le Russe - tomber.

Pour un Russe, écrire en français, c'est être sur la Bérézina et ne pas savoir si l'on vit une débâcle ou une délivrance.

Les Russes ont la naïveté de vénérer les pierres sacrées de l'Europe, sans en avoir l'intuition du prix. L'Europe ne cherche plus à convertir ou à séduire, elle veut se vendre, comme tous les autres.

Les vrais Possédés furent toujours des Européens. Le Russe est obsédé par la hantise d'une réalité, qui se substituerait à ses délires et les rendrait caducs.

Même dans des transactions modernes, le Russe alterne le vol et le don, comme jadis - dans ses sacrifices ou ses fidélités. Il a besoin de voler, pour exhiber sa force, et de donner, pour calmer sa conscience.

Le vol ou le don – les modes d'échange préférés des Russes. Ah, ces saints, qui jouent en plus l'avocat du diable ! Là où pullule l'homme honnête, prolifèrent le comptable et l'avocat tout court.

Les Russes sont obsédés par le récit de leurs soifs ; on finit par ne plus comprendre, s'ils veulent de bonnes canalisations ou un bon déluge.

En Asie, on vénère son père ; en Europe, on l'assassine ; en Russie, on s'en désintéresse, en se prenant systématiquement pour bâtard.

L'une de ces tristes espérances russes : le dégel des mots et des regards, après que les idées et les faits avaient glacé le sang et les yeux.

Une fois seul, le Français reste sociable, l'Allemand tourne en bête, le Russe devient ermite, un saint, en compagnie des anges et des démons.

Les Européens se mettent en troupeau pour mieux marquer leur égoïsme. Les Russes s'isolent pour mieux clamer l'altruisme. Ceux-là atteignent leur but, ceux-ci ratent le leur.

Les Européens sont acteurs de leur vie commune, les Russes sont spectateurs de la leur. Ceux-là jouent la vie, ceux-ci la déjouent ou la sifflent.

L'Anglais, l'Allemand, le Français, le Russe voient dans leur patrie respective - une protectrice, une muse, une déesse, une mère. D'où leurs propensions à folichonner, à s'oublier, à statufier, à pleurnicher.

La philosophie, en Angleterre - anatomie intellectuelle, en Allemagne - physiologie spirituelle, en France - hygiène mentale, en Russie - pathologie vitale.

L'âme russe, comme la littérature russe : climat de chagrin, paysage sans chemins – condamnées aux ombres sans liesses et aux départs sans promesses.

La fanfaronnade verbale sert au Russe à adopter plus sereinement la position couchée. La détermination bruyante dans l'inutile brouille le message de l'utile.

La liberté, offerte par Gorbatchev, ne rendit heureux personne – la preuve la plus flagrante de l'hilotisme inné du Russe.

Trois questions russes classiques avec des réponses plausibles : *que faire ?* - rien ; *à qui la faute ?* - à celui qui agit ; *où vivre ?* - ailleurs.

L'admirable civilisation américaine porte à bout de bras la misérable culture américaine ; la misérable civilisation russe enterre l'admirable culture russe.

Pour deviner les rapports de l'Européen avec la connaissance, il suffit d'examiner son verbe-fétiche : *under-stand* (humilité), *ver-stehen* (pénétration), *com-prendre* (universalité), *но-нять* (hauteur).

Qu'elle est mignonne, cette coquille de D.Fernandez qui, pour faire d'Onéguine et Lensky deux amants fougueux, traduit *разойтиться полюбовно* (*se séparer à l'amiable*) par *s'étreindre amoureusement* !

Pour le Russe, l'avenir ne peut être que radieux, le passé – que glorieux, mais le présent est toujours piteux.

L'Or du Rhin, les Châteaux de la Loire, les Bateliers de la Volga - rêvé, ravis, rivés.

L'image d'artiste maudit est bouleversante en France, surprenante en Allemagne, banale en Russie. Elle est ridicule dans le monde anglo-saxon ne s'intéressant qu'aux réussites.

Je peux juger des rumeurs d'un pays européen après m'être entretenu avec un de ses garagistes ou banquiers. Mais le poète russe n'a pas de patrie.

Le cœur français ou allemand est étrangement agressif : il *bat* ou *frappe* (*klopfen*) ; le cœur russe se *bat* (*биться*) avec lui-même.

Quand je constate que le Russe est un produit de la paresse et du rêve, je comprends toute l'ironie de la définition marxiste de l'homme, qui serait une production du travail.

Reims ou Dresde subissent le sort des vaincus, mais Moscou sort de son incendie, triomphale : *Jamais, en dépit de la poésie, toutes les fictions de l'incendie de Troie n'égaleront celui de Moscou* - Napoléon.

Le succès peut être vu comme l'issue (*ré-ussite*) d'une poursuite (*Erfolg*) haletante (*y-cnex*).

L'idée de *salut* est élitiste en français (*sauver - sauf*) et en allemand (*retten - reißen - arracher*), grégaire en russe (*cnacmu - nacmu – paître*).

On s'occupe toujours trop de sa famille : l'Italien de sa sœur, l'Allemand de ses descendants, l'Américain de ses ancêtres, le Russe s'interroge sur son vrai frère et le Français sur son vrai père.

Pour se livrer à la fainéantise, le Français a besoin d'un vide (*vacances*), l'Allemand - d'une permission (*Ur-laub*) ; pour le Russe - suivre son laissez-aller (*от-ны^к*) naturel suffit.

La foi sauvage, méprisée par la foi policée, est traitée de hautaine (*super-stition*), incertaine (*Aber-glaube*), vaine (*cye-sepue*). De cet étrange bouquet aurait pu naître l'aristocratie !

Ce bel appel à l'humilité dans *cause* remontant à *chuter*, tandis que l'allemand fait penser aux *choses* (*Ur-sache*) et le russe - à l'*action* (*npu-чина*).

Le trop de forme trahit souvent le peu de fond. Mais c'est le trop de fond qui explique parfois le peu de forme chez le Russe. Et son besoin de fond n'annonce que des naufrages.

Je ne suis pas le seul à être seul - consternante confusion du français entre une exception et une solitude, si facilement démêlée chez les autres : *only - alone, einzig - einsam, один - одинокий*.

Comment on voit ce qui est actuel : en français - assis (pré-sence), en allemand - plié (Gegen-wart), en russe - debout (на-стоящее).

Le monde, qui ne te chante plus, est un monde sans merveille ni magie - désenchantement = *Entzauberung* = разочарование.

Le culte russe de la triade – souverain, prêtre, prophète – conduit tout droit vers une tyrannie ; la triade, méconnue en Russie et menant à la liberté – député, juriste, économiste.

Comment ne pas m'aliéner des choses, si chose, en allemand et en russe, - *Ding* et *вещь* - nous renvoie aux assemblées publiques (*thing* et *вече*) !

Méfie-toi, que la construction de ta tour d'ivoire (*statue, tour de Babel - столп - столпо-творение*) ne devienne pas une œuvre collective (*attroupelement - толпа - с-толпо-творение*).

Aucun équivalent français, pour rendre *völkisch* ou *народность* ; *racial, populaire, national* - trois fausses pistes menant vers l'hormonal, le social ou le tribal au lieu de plonger dans le viscéral.

Erlebnis, ce qui a la vie pour source ; *переживание*, le contenu d'une traversée de la vie ; *le vécu*, ce qui en résulte, - comment peuvent-ils s'entendre en logique, si le psychique les sépare tant ?

Pour accabler quelqu'un, le Français l'accule aux causes (*ac-cuser*), l'Allemand s'en plaint (*an-klagen*), le Russe le couvre de fautes (*обвинять*).

Qu'attend-on du jeu ? Le Français - une *il-lusion*, l'Allemand - un exemple (*Bei-spiel*), le Russe - une victoire (*обыграть*).

La *grâce* apporte la beauté (les *Grâces* - *Kharites*), l'honneur (*die Gnade*) ou la bonté (*благодать*).

Le fait de penser est associé, phonétiquement, à la blessure (*penser - panser*), à la reconnaissance (*denken - danken - remercier*), à la servilité (*мыслить - маслить - huiler*).

Probable pouvait être prouvé, *wahrscheinlich* brillait par l'apparence (*Schein*), *вероятный* se remettait à la *foi* (*вера*) - vous voyez les fondements de leurs (*in)certitudes* !

Le *concept* doit être engendré, le *Begriff* - saisi, le *понятие* - compris ; le départ, le parcours, l'arrivée ; c'est pourquoi le Français est si créatif, l'Allemand - si ferme, et le Russe - si ahuri.

La *mémoire* allemande (*Ge-dächt-nis*) s'appuie sur ce qui fut *pensé*, la mémoire russe (*па-мять*) compte sur ce qui peut toujours être *imaginé*.

Si l'on voit dans la vie - un jeu, alors, le *bonheur*, dans la plupart des langues, se réduirait au *hasard* ; seul le russe se range du côté de la devise olympique : le bonheur (*счастье*) est dans la *participation*.

Du concret à l'abstrait, de l'actif au passif, du nécessaire à l'impossible : *consolation* promet un réconfort (*solacium*), *Trost* - une confiance (*trauen*), *умещение* - une tranquillité (*тишь*).

Patrie - où se sentent *chez eux* nos pères ; *Heimat* - où nous nous sentons *chez nous* ; *родина* - où est *chez elle* ma mère. Air, chair, terre.

Dans l'évolution russe, J.Michelet voyait un *crescendo de mensonges, de faux-semblants, d'illusions*. En effet, au bout de cette montée exponentielle se trouvent le crime, la perfidie et ... le rêve.

La Révolution russe : le Rousseau lyrique et le K.Marx dogmatique, lus et interprétés par le Gengis-Khan pratique. La racaille, marmonnant des thèses dialectiques pour trucider des Saint-Preux ataviques.

L'angoisse des Allemands (*die Angst*) est profonde, celle des Russes (*моска*) - haute ; pourtant, les mots *angustia* et *мечт* partaient de l'étroitesse, ce qui continue à dominer en français.

De l'ivresse chavirante, l'Allemand garda le souvenir d'une gueule de bois, et le Russe - l'appel de la vague (du vague ?). Diagnostic et palliatifs, ou mystique et récitatifs.

La fascination russe : ici, le pèlerin, l'anachorète, le prophète ont besoin de vastitude et de sainteté pour leurs pieds, leurs rêves, leurs regards.

Ce qui fait de nous de bons rebelles, c'est le regard ; l'ouïe, partout, conduit à la soumission : *obéir* - *ob-ouïr, gehorchen* - *hören, слушаться* - *слушать* (et le grec *hupakouo* veut dire les deux).

La sensation de mourir, de grisaille, d'horreur ou de lumière indélicate, m'accompagnait partout en Russie ; en Europe, je me sens déjà mort, d'ennui ou de couleurs indifférentes.

Les autres nous touchent et nous font du bien ; l'artiste russe nous touche là où cela fait le plus mal.

Les ténèbres russes sont si denses et oppressantes, que la moindre étincelle d'une pensée libre y est ressentie comme une lumière.

Perspective horrible : naître aux USA, en Suisse ou en Irak, et ignorer la honte, honte qui, hors la Russie, n'a de sens qu'en Allemagne, en France, en Italie, honte d'un beau destin, impossible et inénarrable.

Le Russe est indifférent aux crues ou étiages, qui ne soient tournés ni vers les fonds ni vers les houles. Et il oublie, que la première fonction de tout courant est de transporter des vivres.

La Russie serait passionnante, ne serait-ce qu'en étant l'unique lieu sur terre, où la sauvagerie et l'intelligence entrent en contact aussi rapproché, dans le temps et dans l'espace.

En Russie, ce qui est individuel (les passions, les caprices) devient social (l'arbitraire, la corruption) ; en Europe, ce qui est social (la loi, la tolérance) devient individuel (la robotisation, le conformisme).

En France, l'homme est formé au Lycée, en Allemagne – à l'Université, en Russie – par le climat et le paysage de son enfance : la steppe, la forêt, la montagne.

Le Russe fut toujours un mélange inextricable de l'ange et de la bête : marcher nu-pieds et se sentir des ailes comme un ange et avoir l'allure et le regard de la bête.

Le nihilisme russe est une banale négation : *Le monde qui devrait être n'est pas ; le monde qui est ne devrait pas être* - W.Schubart.

Un Ouvert aspire à ses frontières, qui ne lui appartiennent pas ; les frontières, ces valeurs d'ange, sont tracées par notre soi inconnu. Mais un homme fermé aspire à ce qu'il fait : sa valeur est son prix d'échange.

L'intellectuel russe parle de son peuple, l'allemand - de ses poètes, l'américain - de son gouvernement, le français - de soi-même. Peu importe le ton - compati ou maugréant.

Quel dommage qu'aucun Russe n'ait découvert dans sa Scythie hyperboréenne, ce qu'y soupçonnèrent Voltaire et Diderot et devina Nietzsche – un Dionysos anti-apollinien !

L.Tolstoï sans l'Évangile est aussi insipide que Dostoïevsky sans Satan ou Pouchkine sans Éros. Ce que devint la Russie des pourceaux en garde des perles.

Pour appartenir à l'intelligentsia russe, il faut errer dans les impasses de la conscience-honte ; pour être intellectuel européen, il faut ne pas dévier de la conscience-lucidité.

En Europe, la présence de l'État se traduit par l'obligation de respecter les codes fiscal, pénal, civil, routier ; en Russie – par l'ennui de subir l'arbitraire véreux des fonctionnaires et des polices.

L'Allemand veut mettre de l'ordre dans tout chaos réel ; le Russe introduit du chaos imaginaire dans tout ordre. Le Français cherche le chaos, mais ne produit que de l'ordre.

La vocation de l'Allemand – rendre les choses plus pesantes ; celle du Français – les rendre plus légères ; celle du Russe – les rendre écrasantes ou impondérables.

Heine s'attache à l'Allemagne, car il *sait* qu'elle est *une terre ferme* (*ein festes Land*) ; Pouchkine s'attendrit sur la Russie, car il *rêve* qu'elle *surgisse de son endormissement* (*вспрянет омо сна*).

Mis en musique, certains vers de Heine ou de Aragon gagnent en valeur ; mais la musicalité interne de Pouchkine défie toute tentative d'apporter de la nouvelle harmonie, supplémentaire ou bonifiante.

Mon ex-compatriote, A.Kojève, contribua à statufier ce misérable Hegel dans les têtes pensantes françaises. J'ai tout fait pour l'en expulser.

En Russie des esclaves, je me sentais ange, entouré de bêtes ; une fois en exil, en Europe, la bête se faufila en moi-même. *Un démon ! C'est un ange émigré* – A.Rivarol.

Le Russe ne veut forger que pour les dieux (Arès, Apollon, Aphrodite), qui sous-payent en général leur main-d'œuvre, l'Européen - pour réaliser sa production à juste prix auprès d'Hermès.

Le mouton se reconnaît dans le marché, et le robot - dans la règle ; les Russes, ici aussi, restent à l'écart : de la règle sans marché ils passèrent directement au marché sans règle.

La Russie ferait *don* de soi, si l'Europe laissait *voler* des objets de la convoitise russe. L'Europe propose un seul mode d'échange - la *transaction*. Tout contact devint contrat.

La France m'apporte des lumières, l'Allemagne m'apprend à disposer des ombres, mais les objets à projeter proviennent de mon enfance russe. Les imagos, transformées en images.

L'amour-propre en souffrance produisit tant de billeux, de ratés, de tyrans. Aujourd'hui, le chef de la bande régnante russe exhibe tous les symptômes de cette engeance dégénérée.

L'Histoire de Russie : quatre siècles de brigandage, quatre siècles de barbarie, deux siècles d'éclat en haut et d'esclavage en bas, un siècle de mafias – idéologique, concentrationnaire, gérontiste, voyouriste.

Dans cette guerre en Ukraine, si la Russie prônait la démocratie, et l'Ukraine – la tyrannie, les sympathies européennes iraient vers les Russes. Ah si ceux-ci le comprenaient...

La France, victorieuse de la Grande Guerre, transforme la gloire de survivre en joie de vivre ; la Russie, victorieuse de la Seconde, passe du deuil de survivre à l'horreur de vivre.

L'honneur, chez le Russe, est si dépourvu d'attributs, qu'il se confond facilement avec le déshonneur. Question de caprices, de courants d'humeur aléatoire, imprévisible.

La dimension naturelle du Russe, c'est la largeur. Il profane les profondeurs par trop de croyances, et les hauteurs – par trop de certitudes.

Se repaître des ombres édulcorées du passé, calmer la honte par une vision d'un avenir radieux, - tous les moyens sont bons pour les Russes, afin de ne pas affronter les ténèbres du présent.

Les Russes parlent de culture avec le même mysticisme que l'astrologue ou l'alchimiste – des orbites des étoiles ou de la découverte d'un or artificiel.

Trois tribus me prirent pour sien, car je fus admiratif devant l'esprit universel français, soulevé par le cœur solitaire allemand, ému par l'âme fraternelle russe.

J'étais tellement habitué à être seul en Russie, que je ne me rendais pas compte que, une fois installé en Europe, je continuais de l'être. Dans les deux cas, c'était un bienfait plutôt qu'une gêne.

La pitié sans actions est aussi répandue en Russie que l'action sans pitié en Europe.

En Russie, l'absence d'idées engendre la foi en merveilles ; en Europe, la disparition de merveilles engendre la recherche de vérités.

L'Action

Face à l'acte - trois attitudes possibles : confiance, indifférence, honte. L'acte me reflète, me promet la liberté et finit par me dévoiler l'esclave que je suis, dans l'impuissance de traduire mon rêve.

N'est beau que ce qui cache son origine. Les traces des actes me les font mépriser. *Celui qui sait marcher ne laisse pas de traces* - Lao Tseu - *savoir marcher* signifierait - *danser* !

Il faut vivre à la frange, à la périphérie de toute clarté, dans un exil en demi-teinte, et laisser l'action végéter au centre. Donc, l'*action-centrisme* est, au second degré, une attitude juste.

La plénitude te pousse vers l'horizon des actes ; le vide réveille l'appel de la hauteur. L'inspiration arrive à l'âme aux moments d'un vide dans l'esprit ; il faut savoir créer ce vide, ouvert au ciel.

Deux types de contraintes : pour la hauteur du regard ou pour l'étendue de l'action - *Lichtzwang* (n'éclairer que ce qui aspire à la lumière) ou *Zugzwang* (jouer un coup sous pression des règles).

Être enfant, c'est ne pas avoir besoin de patrie. L'adulte, resté enfant, devient un sédentaire sans patrie. L'adulte, reniant l'enfance et se convertissant à l'action, est un janissaire.

Le seul mérite de l'*agir* est d'atténuer le *pâtir*.

Dans tout geste de l'homme, même dans le plus souillé par le calcul, on peut discerner de la grâce. À condition d'avoir surmonté ou repoussé la pesanteur du calcul, question de levier ou d'élan.

Les actes d'homme sont les branches les plus proches de la terre. Pour que l'arbre ait forme et hauteur, souvent, il vaut mieux l'élaguer par le bas.

Ce qui n'est, pour moi, qu'un mot, est une action pour un autre, plus pur que moi. Je suis toujours théoricien de quelqu'un et praticien d'un autre. C'est cela, la vraie leçon d'humilité en profondeur.

L'ultime déception de l'homme d'action : même en se réfugiant dans l'irréel, on n'arrive pas à se réaliser.

Seul *crime* certain, traduire le rêve en actes. Seul *châtiment* certain, lire dans l'acte un rêve indicible.

Bon nombre de mésaventures de la rêverie sont dues au fait qu'au lieu de la faire chanter l'on en fait un chantier. Trop de méthode rend mauvais rhapsode.

Je finis par m'accrocher à l'arbre en abandonnant la Croix, à cause de son *chemin* de Croix, tandis que le *regard* suffit pour vénérer l'arbre.

L'aile marchante a tôt fait pour devenir marchande. Y plumer des autres ou y laisser de ses propres plumes n'étoffe jamais un panache.

Être jeune, ne pas s'apercevoir de son ombre, puisque son étoile est au zénith. L'ombre allongée des autres d'un astre commun sur le déclin.

L'éternel dilemme : chasse ou prise ? Le compromis est peut-être : l'appétit de fauve dans une cage à épreuve de regards.

Les actions sont des parties de notre tout terrestre ; notre tout céleste trouve toute action pitoyable, ce qui nous ouvre au rêve, c'est-à-dire à l'élan vers ce tout inaccessible et divin.

Jadis, tout ce qui était massif était passif ; aujourd'hui, tout ce qui est actif est massif.

L'envie de marcher accable celui qui se découvre des ailes. L'envie de voler flatte celui qui a du plomb dans ses semelles de vent.

Dès que je me dis, que pour vivre il faut agir, je ne vis plus. La meilleure place des mains est devant les yeux, où naissent les regards, les fantômes ou les larmes.

Pour les uns la vie se réduit à l'application des ordonnances, pour les autres - aux imprévisibles vivisections. Dans l'action, il vaut mieux écouter le généraliste, dans la réflexion – l'expérimentateur.

L'idée veut précéder ou découler des faits. Le mot s'en sert pour éprouver nos facultés de réfraction ou de ricochet. L'idée nous fait réfléchir sur les faits, le mot - sur nos facettes réfléchissantes.

L'usage direct des choses - machinisation, l'usage indirect - fétichisation. Robot ou poète.

L'utopie du passage à l'acte engendre la spirale : prophètes, apôtres, inquisiteurs, fripons, prophètes...

Ayant choisi l'immobilité, on risque de donner sa faveur aux chemins, qui ne mènent nulle part : abîmes, impasses, corniches, ces chemins de traverse, que beaucoup de badauds traversent en touristes.

Quand il est question de faire des pas, je pense à la majesté d'un arbre, qui a en lui toutes les saisons et tous les grades. L'arbre, qui s'agit, se transforme peut-être en forêt, mais il y perd son âme.

Une attitude à chercher : l'ubiquité, qui permettrait de se sentir soi-même dans le mot et dans l'acte, même si le bon sens y rechigne.

Les mains sont aveugles : bras vengeurs, paumes consolatrices, doigts de justice - le commanditaire n'est pas la main, il est toujours ailleurs - dans le cœur, dans l'âme, dans la cervelle.

Les voies, qui mènent le plus loin un bon regard, sont les voies impénétrables.

Nous vivons la fin de la grandiloquence et du grandiose en parole, c'est-à-dire de ce qui ne peut pas être maîtrisé. La scène est livrée aux actes modérés, calculés et maîtrisés.

De fourmi, rossignol ou lion, attirés par l'arbre, seul le rossignol en a un besoin vital : le beau chant naît, déchirant, immobile et invisible, sans agitation de la rainure ni repos de l'ombre.

Le vulgaire ne voit dans les fleurs que la promesse de fruits. Quand le contemplatif cède au lucratif, la langue du poète à celle des diètes, je pleure les couleurs, j'ai le dégoût du goût.

Folichonner avec une aberration est bien, l'épouser est périlleux, on risque de la faire enfanter d'un acte.

Deux ennemis de la liberté : l'inertie du mot et l'irréversible du geste. Ses faux amis : l'apogée de l'idée et l'irréparable du fait.

Quand une belle idée montre de la velléité à se muer en un bel acte, c'est le meilleur moment pour la renier, à moins que, entre-temps, la noblesse, qui plane, ne se soit munie d'un business plan.

La puissance dans le *mieux* est incompatible avec celle dans le *plus*. Celle-ci ne demande que la volonté, celle-là est question de talent. Le don du meilleur est au-dessus de la volonté de puissance.

Pour maîtriser la vie, il faut des secousses imprévisibles et violentes, qui huilent les rouages vitaux. Le contraire arrive au cœur : plus il s'agit et s'inonde, moins il est maître de soi.

On n'est responsable que de ce qu'on ose ne pas faire. Dis-moi à quoi tu ne fais pas attention, je dirai qui tu es (Ortega y Gasset disait le contraire, sans trop d'intérêt).

De l'origine linguistique de la bougeotte activiste anglo-française : le où (*where*) escamotant le glissement de *ubi* (*wo, əðe*) vers *quo* (*wohin, κυða*).

Chez les agités des pieds - l'exigüité des vues et l'insipidité du goût ; l'étendue du désir et la saveur du vaste chez les immobiles du regard, aux ailes pliées.

Pourquoi la voile est-elle au-dessus des rames ? Parce que le souffle n'entraîne que la haute voilure. En ramant, on goutte du front, en levant la voile - des yeux.

Le banc des accusés ou une croix ; le vrai bien se perpète, ne s'accomplit (le dernier verbe du Christ) que le vrai mal.

La vie a réussi, cette somme ne résulte jamais de l'addition des actes, mais plutôt - de la soustraction évitée, soustraction d'une formule du bien inné et refusant tout calcul.

S'appliquer, s'exhiber, s'inventer - trois modes de manifestation de son moi, dans l'ordre croissant d'authenticité. *La vie la plus belle est celle que l'on passe à se créer soi-même* - N.Barney.

Celui qui a un cœur pur soupçonne ses mains d'être toujours sales. De sales affaires ne se font aujourd'hui qu'avec des mains propres.

La disqualification de l'action est une question des tempi et mouvements : transformer tout andante en cantabile.

On aime l'arbre, car il est un cortège de naissances et de morts, sans connaître d'interlude pourri des actes.

Quand on comprend, que le plus profond en nous, c'est la peau, on se résigne, que la plus haute attitude s'adopte sur une couche.

Au-dessus des tombes, les larmes les plus belles se versent au sujet des mots non-dits, des regards non croisés et des actions non osées – l'esprit d'escalier.

Souvent, ils ne *marchent* que parce qu'ils ne savent pas sur quel pied danser.

Apprendre à faire, apprendre en faisant, désapprendre sans faire - cheminement de celui qui est sensible à la création et au langage.

L'acte pur, c'est abstraire ; le rêve impur, c'est calculer.

Dans l'art, l'action s'oppose à l'image. La musique - pure action sans images ; la peinture - pure image sans action ; la poésie - image se muant en action.

Ce livre est une école de l'échec, de la rencontre manquée entre le rêve et son accomplissement, de l'appel à vivre la nuit du rêve et à s'absenter le jour de l'acte.

Fausse piste : *transformer la vie en destin* (d'Aristote à Sartre) - la conception nous étant incompréhensible, préférer l'algorithme aux rythmes est bête.

Un recul en étendue bride le cœur, en profondeur - désavoue le cerveau, en hauteur - entrave les pieds. La gravité de nos défaillances est question de type de recul.

La liberté : conception d'un acte par une règle absente dans le modèle courant, et que l'acteur invente ad hoc.

Ce qui rend l'idée plus prometteuse que l'acte est son inaboutissement primordial. Pas de casseroles - ni de succès ni d'insuccès - pour abandonner une idée.

Regard : contemplation se nourrissant d'elle-même.

Pour être bon archer, on n'a pas besoin de cible - telle est la leçon de l'arc bandé et de la corde raide. Mais *pour toucher une cible, il faut en avoir eu une* - proverbe grec.

Dans l'inaction, la liberté s'oppose à l'inertie, comme, dans l'action, le libre arbitre s'oppose à l'indifférence.

Silence ou vacarme, équilibre ou diffusion ? - Confusion des charmes ! - ce qui fera de moi un vrai croisé pratiquant *profusion des armes ET effusion des larmes* (R.Lulle).

Je ne vois pas de meilleur emploi de la violence et de la volonté de puissance que pour faire régner l'inaction hiératique et encenser la faiblesse auratique.

L'immobilité de la mare est pareille au robot, à la pensée stagnante ; l'immobilité du fleuve - de la source à l'estuaire - est pareille à l'arbre traversant les saisons.

Il est facile de descendre jusqu'à l'origine des actes - pour n'y découvrir que l'ennui ; il est beaucoup plus difficile de monter jusqu'aux fins des rêves - et d'y attraper un nouveau vertige.

Qu'on marche ou qu'on s'immobilise - on s'égare toujours. La question est - avec quoi ? Avec les pieds égarés on rate des prodiges, avec l'âme égarée on attrape des vertiges.

Devant ma vie, je suis dans un rafiot : à quoi veux-je consacrer sa traversée ? - ramer ? garder le cap ? guetter des voies d'eau ? appeler un bon souffle ? glisser des mots dans la bouteille ?

La multitude de flèches non décochées est telle, que je dis à mon âme illuminée : *nous nous battrons à l'ombre.*

La conception ou le langage : action ou réaction, recherche de la profondeur ou recherche de la vérité, volonté de puissance ou pouvoir de curiosité - deux dons distincts, presque sans interpénétration.

Les châteaux en Espagne surgissent, quand je ne suis travaillé par aucune envie de bâtir quoi que ce soit. Des frustrations de caserne ne s'élèvent que des autres étables.

C'est la *mimesis* (*représentation*, en grec), la noble imitation, qui est source de toute création (avec l'*herméneutique* - *interprétation*), et lorsque ce qu'on imite est action on l'appellera poésie, la *poïesis*.

L'écart entre les mots et les actes se mesure uniquement en épaisseurs des mots. Et ceux qui se gargarisent de son absence ne font que reconnaître la platitude de leurs mots.

Plus que l'ampleur du but et la précision de la direction vers lui compte la hauteur, à laquelle j'en érige les contraintes, que respectera mon regard en épargnant ainsi l'effort inutile des pieds.

L'action, ou la production, est en-dessous de l'être, elle en est l'oubli ; la création, ou le devenir, est au-dessus de l'être, de cet être divin, dont elle est l'image humaine.

Même linguistiquement, l'action est insignifiante : elle est un signifié sans signifiant.

Dans l'action, je suis d'autant plus libre, que mes contraintes sont davantage intérieures et mes nécessités - extérieures. Et non pas l'inverse, qui est signe des esclaves.

Au vaste ennui d'énoncer et à la profonde bêtise de dénoncer j'oppose la haute paix de renoncer.

Ce n'est pas parce que l'action ne puisse rien changer à l'essence des choses qu'il faut la dédaigner, mais parce qu'elle coupe le contact avec toute immutabilité.

L'homme de contemplation (Platon) ou l'homme d'action (Aristote) ne sont que de mécaniques projections de l'homme de création : le musée ou l'usine, pâles reflets de la vie.

Valéry ne parle que de l'action, et je n'y entends que du rêve ; Nietzsche ne parle que du rêve, et le sot ne lui trouve qu'un appel à l'action.

L'intensité comme fond de l'existence est dans l'essor et nullement dans l'effort, comme le croient les activistes : *Notre vie ne vaut que par les efforts qu'elle nous a coûtés* - F.Mauriac.

Cheminement de ma liberté : choisir mon but, choisir mes moyens, choisir mes contraintes - choisir de ne pas les mettre en œuvre, car, entre-temps, l'observateur, en moi, l'emporta sur le dominateur.

Le prolixo l'emportera sur le fixe : *La vie est un gérondif (faciendum) et non pas un participe (factum)* - Ortega y Gasset.

L'artiste dit, à l'opposé d'Aristote, que la forme est une puissance libre et génératrice, dont la matière n'est qu'un acte passif et servile.

L'ardeur : dans l'action elle devient combustible commun, dans la contemplation - ta lumière, dans le rêve - la musique, ton ombre.

La conscience tranquille est possible, tant que mon action se déroule face à autrui ; mais quand j'agis face à Dieu, je suis condamné à la plainte de David : *contre Toi, et Toi seul, j'ai péché*.

On affirme sa volonté soit pour maîtriser des choses, soit pour lui apporter de nouvelles forces vitales à ne pas employer, pour devenir volonté de puissance pure, volonté de volonté.

La maxime est faite pour bercer le rythme de mes rêves et non pas pour tracer l'algorithme de mes actes. Personne n'est ni poète ni philosophe - par ses actes ; on ne l'est que par son chant.

Jadis, on passait à l'action pour tester sa liberté (*L'action rachète l'esprit ; on cesse un peu d'être machine* - A.Suarès) ; aujourd'hui, elle est le chemin le plus sûr menant à la servilité robotique.

Mouton robotisé : il énonce, docte, pour la n+1-ème fois, la *façon de marcher* et ainsi *enrichit son esprit*, en se targuant de sa *rigueur*. Poète : sa *danse imprévisible, sans pareil et libre*, met à nu son *âme*.

De la vie, qui est un autel, l'*homo faber* fait un atelier ; l'*homo sacer* fait de son atelier - un autel.

Plus loin je vais, mieux je comprends, que ce n'était pas moi qui dictais et effectuais les pas.

La noblesse des contraintes est dans leur nature intemporelle, tandis qu'on juge, d'habitude, les fins et les moyens dans un processus d'avancement, à moins qu'on les transforme en contraintes.

Toute réflexion philosophique devrait peut-être se concentrer autour de la question : quelle partie du moi peut être traduite par l'action ? - avec deux issues corollaires : vers la solitude ou/et vers la béatitude.

Les âmes vouées au visible trouvent leur joie dans l'action. Incapables d'apercevoir des ectoplasmes de la contemplation ni de suivre les zombies de la réflexion.

Tant que tu veux écrire, essaie de ne pas agir ; pour, éventuellement, terminer par : *Plus de mots. Qu'un geste. Je n'écrirai plus* - C.Pavese - *Non parole. Un gesto. Non scriverò più.*

Pour assourdir le remords, qui suivra chacune de mes actions, je dois réduire la liberté, en tant que cause, soit à la nécessité soit au hasard ; pour le choix de l'inaction, j'emprunterai le chemin inverse.

Il ne suffit plus, aux évaluateurs modernes, de savoir où je vais ; il leur faut montrer, que j'y suis parti. Par un regard comme un mime, par un mot comme un auteur, mais non par un acte comme un acteur.

Des remèdes à ne pas négliger : rien qu'en ne m'en servant pas, je guéris certaines plaies.

Un grand avantage de l'immobilité est la facilité de retours et de demi-tours, cette gymnastique vitale des grands voyageurs du regard.

Mieux on écoute les appels, pathétiques et séniles, à passer des mots à l'acte, mieux on comprend, que la jeunesse, c'est le mot.

Trois clans philosophiques, en fonction du réceptacle prévu pour l'être : la réflexion (Heidegger), l'action (Sartre), le rêve (Nietzsche).

Les verbes les plus éloignés des origines de ce livre : *travailler, étudier, approfondir* ; les plus proches - *rêver, rehausser, caresser*.

Mon ennemi - le hasard des actes ; mon ami - la fatalité des mots.

L'âme désire, l'esprit veut, la raison commande, c'est cet accord spatial que je préfère à la platitude temporelle : *L'esprit commande que l'esprit veuille* - St-Augustin.

Je ne vois aucune règle d'*action* éthique, à laquelle ne souscrirait pas un quelconque goujat ; seuls les tests par des règles d'*abstractions* éthiques peuvent l'en éloigner suffisamment.

Comment protéger le mot de la tentation de se convertir en acte ? - interdire à l'excitation de se traduire en incitation !

À la surface de la terre, dans chacune de mes traces je laisse une plaie, mais rester sans plaie, c'est rester sans grâce.

Ce savoir précieux - l'art de s'abreuver à une bonne source et de se verser tout de suite dans un bon océan, sans ramer, sans craindre de s'arrêter et de reculer, puisque derrière il n'y a que la source.

Dans l'action, le but est la satiété ; dans la réflexion - l'appétit. Laisse digérer les sots - déguste et n'avale pas : une saveur avalée n'a plus de goût.

Le verbe *voir* est plus vaste que les verbes *agir* ou *penser*, mais il n'est qu'une banale entrée du dictionnaire, s'il n'est pas accompagné des noms de *regard* et *hauteur*.

On améliore sa voix en pratiquant non seulement la rhétorique, mais aussi l'art du silence ; il faut voir dans l'action - un silence de l'âme, qui pourrait rendre d'autant plus pure son éloquence.

Les grandes paroles font mépriser les actes ; les petites paroles en sont toujours solidaires. Ne crois pas que *Les actes, et non pas les paroles, nous font croire* - Térence.

À rêver, sans faire appel aux choses, te fera venir et des faits et des pensées. À penser ou à agiter trop de choses te fait oublier ce qu'est rêver.

Celui qui trouve les moyens, pour agir, est professionnel des buts ; celui qui trouve les raisons, pour ne pas agir, est amateur des contraintes.

Mieux j'éclaire mes actions, mieux je me retrouve dans mes ombres.

Quand la main indique le but, le mouton se met en branle, le robot évalue les moyens, le sage érige des contraintes. L'innocent ne quitte pas des yeux la main.

Ce qui me conforte dans mon goût des phrases sans action, c'est la détermination de tous les autres de suivre l'action sans phrases.

Entre les feuilles on peut insinuer quelques fleurs, mais entre les fruits il n'y a de place que pour vermine.

Pour décourager les amateurs de la position couchée, on leur disait, que l'argent ne poussait pas sous les arbres. C'est ce qui me fait aimer leur ombre, où poussent de belles métaphores.

De nuit, où ton action est rêve, tout blé semble farine. De jour, toute farine devient du blé, pour le marchand.

Il vaut mieux que je tienne l'accusateur, le but de ma vie, dans l'ignorance des pièces à conviction, des non-assistances aux actes en danger répudiés par mon rêve.

Le souffle sert, quand on parle voiles, non rames, gouttes dans les yeux, non sur le front.

Sois acteur, quand tu descends vers les détails de la vie, où tout est comédie. Tu en riras. Ne sois que spectateur, quand tu les quittes pour la vraie vie. Qui est tragédie. Tu en pleureras.

Tu te moques de ceux qui cherchent à aller de l'avant, mais ne t'acoquine pas trop avec ceux qui fuient ou reculent. En hauteur immobile, les mouvements changent si facilement de signe.

Rien n'est fait aujourd'hui pour le son, le nom d'une chose, tout se fait pour la chose. Y renoncer pour son nom - privilège des poètes. Les autres ignorent le sacrifice et ne connaissent que l'échange.

De l'inaction on abuse, de l'action on profite. L'abus du vide serait-il pire que le profit du trop plein ? Non, mais un témoin oisif est plus dangereux, car intelligent, qu'un témoin spolié, car indigné.

Pour de l'argent on est capable de tant de choses, même d'une bonne action. Gratuitement, on n'est plus capable même d'une méchante action. Le bon rêve sans prix est rarement gratuit.

Tous les bons chemins furent déjà indiqués par des autres ; c'est la nature de mes audaces qui formera des contraintes débouchant sur le choix des chemins à ne pas parcourir.

Le tragique, ce n'est pas l'inconciliable, c'est la conciliabilité entre le rêve et le geste. Qui nous rabat sur le comique.

Toutes les *tâches*, où l'on *sait ce qu'on fait*, seront un jour confiées à la machine. Heureusement, il nous resteront des *taches*, où l'on *ne sait pas ce qu'on tait*.

Tout exploit terrestre est voué à la platitude finale et ne te rapproche guère des hauteurs célestes. N'écoute pas Boèce : *Triompher de la Terre, c'est conquérir le Ciel.*

D'avoir fréquenté des reptiles fait, qu'en foulant de l'herbe on en fait surgir un serpent. Quand on a partie liée avec certains volatiles, la participation à une course à pied me range aux côtés des reptiles.

Être aux aguets, la plaidoirie ironique de l'irrésolution.

La traversée du désert : quand s'éteignent les mirages, se taisent les prophètes, racolent les troupeaux ou caravanes. Mais le désert n'est pas fait pour être traversé, mais pour laisser agir la Fata Morgana.

L'action est un contenu sans forme ; elle ne peut pas servir de moule, dans lequel serait coulée l'intelligence (Bergson). Aérée et façonnée en plein air, cette imposante fonte, tôt ou tard, sonnerait l'airain creux.

Aujourd'hui, de plus en plus, on lit dans les gestes humains de simples applications de codes ; on finit par se demander : où y a-t-il plus de vie ? dans les livres ou dans les actes des hommes ?

Dès que j'agis, je devrais taire mes motifs, dont la valeur n'a pas besoin d'actes. Priver nos actes de toute lecture probante ferait sens : j'en multiplierais les arcanes et en démunirais les intentions.

Quand on a secoué l'apathie de l'action et calmé le fanatisme du rêve, où se retrouve-t-on ? - dans la platitude d'une tolérance moutonnière et d'une productivité robotique.

La sagesse consiste en ce triple savoir : savoir ce que je fais (toujours en surface), savoir ce que je peux (en profondeur et en maîtrise), savoir ce que je veux (en hauteur des rêves).

La vie réelle peut être vue en tant qu'un atelier, un autel ou une prison, où je testerais mes dons, mes prières ou ma liberté.

L'inertie, même la plus sereine, est le pire des mouvements, et y voir de la sagesse opposée aux mirages de l'avenir (A.Kojève) est de la pire bêtise. Le filtre intellectuel, appliqué aux actions, s'appellera frein.

L'aviron du Rêve ne peut plus atteindre les mares de la vie fuyante. Cependant, rame ! L'élément naturel du rêve est l'air. Ignorant le but, le rêve est mû par la contrainte.

Les grandes choses se rêvent, les petites choses se font. Ou bien le rêve même agrandit, et l'action rétrécit ?

Mieux on voit l'aléatoire de l'action, mieux on reçoit le possible. Mieux on perçoit le possible, mieux on admire le réel. Mieux on conçoit l'imaginaire, mieux on se connaît.

Pour se déplacer, l'homme n'eut jamais que la terre. L'ennui des temps modernes est qu'on ait perdu le ciel, le seul milieu naturel, pour se recueillir et s'immobiliser.

Le contraire d'inspiration n'est pas travail, mais calcul. L'inspiré ne transpire pas moins que le calculateur, mais ce n'est pas sa cervelle qui appesantit et chauffe les gouttes.

Avoir rougi sur la scène des actes, sous des yeux moqueurs du rêve, à défaut de nous rendre acteurs, nous colle à la peau la marque d'une théâtralité, indélébile ni dans l'être ni dans le paraître.

Ce n'est qu'en croisant les bras qu'on fait voir son vrai visage.

Dans une action, ce qui mérite d'être examiné est, paradoxalement et exactement, ce qui est son stricte opposé – la réflexion théorétique et l'expression poétique (*gnosis* et *poïesis*).

Le contraire du *faire* : dans les petites choses – végéter, dans les grandes – ne pas créer, dans les sublimes – rêver. Et le protagoniste du faire s'y appelleraient – mouton, artiste ou robot.

Avoir agi accélère les petites pensées et freine la naissance des grandes. De trop agir on condescend à penser, ce qui donne lieu aux exercices de reptation cérébrale.

L'agir n'est pas seulement inéluctable, mais *bénéfique*, lorsque, au lieu de s'inspirer, à tort, du *bien* intraduisible, il vise le *vrai* articulé. Et de même, si la cible s'appelle beauté, l'agir s'appellera création.

Placer son idéal si haut, qu'il devienne inatteignable, - une inconscience heureuse, et que Hegel traite de conscience malheureuse.

Pour le sot, la valeur de tous, y compris la sienne, se réduit aux actes. Seul Narcisse aime dans son visage ce qui n'est qu'en puissance et déteste ce qui est en actes.

Si j'ai la sensation de terre ferme, sous mes pieds, je suis bon pour la marche ; pour la danse, il faut que la terre se perde sous mes pieds. L'appel des horizons ou l'attrait du firmament.

Chez les sots, l'auteur se lamente de l'indigence du porte-parole ; chez les délicats, ils forment une indissoluble société par (in)actions.

L'*acte* d'homme ou l'*action* des hommes, dans la modernité, deviennent *activisme de mouton* ou *activité de robot*.

Dans son tombeau des actes, l'homme ne songe plus à la réincarnation dans les mots, puisqu'il ne voit plus autour de lui que des mots mortels, prenant, en tout, fait et cause pour les actes.

Acte – ce qu'on fait pour les autres ; action – ce qu'on fait pour soi.

Pour réfléchir sur l'irréversibilité de nos actions : *défaire*, *to undo*, *abmachen*, *переделать* - démolir, annuler, rejeter, recommencer - volonté, logique, dynamisme, fatalisme.

Un vocable n'accède au noble titre de mot qu'en s'émancipant de la réalité ; pour les autres, les roturiers, on dit : *L'action est mère de tous les mots* - M.Gorky.

Changer d'avis ou se repentir, en grec, se diraient avec le même mot - *métanoïa* ; mais le meilleur repentir est d'avoir honte de l'action même, tout en gardant le même regard sur ses motifs et fins.

L'ironie du flemmard : l'action cédant en attrait à son cadre, qui se mettrait à chercher un tableau convenable.

Ascèse joyeuse des pieds, extase mélancolique du rêve - deux battants, sans marches, d'une échelle menant à la hauteur.

S'imposer des contraintes, c'est se trouver un handicap permettant de mieux scruter la distance à ne pas parcourir.

Les hommes à conscience éveillée furent jadis, en même temps, parmi les plus actifs et entreprenants. Aujourd'hui, l'humanité se divise nettement en coupables et en capables, presque sans intersection.

La pensée en puissance, c'est ce qui compte, mais la pensée en acte, c'est ce qui se conte.

Celui qui cherche le repos intérieur provoque le plus d'agitations extérieures ; de mes appels à l'immobilité extérieure j'espère retirer quelques turbulences intérieures.

C'est dans les ruines des actes qu'on prêche le mieux l'errance des pensées. Les toits et auges des étables fixent les visées et limitent les vues.

La chose, pour laquelle ma tête se démène le plus, est l'immobilité de mes bras. La bougeotte des périphériques s'explique souvent par la faiblesse de l'unité centrale.

La justification anatomique de la position couchée - préservation de la verticalité du regard et de l'horizontalité du goût : *Les yeux sont horizontaux et le nez - vertical - le Bouddha.*

Tous ceux qui, tout en marchant sur un chemin, prétendent suivre leur étoile ou leur démon, se retrouvent dans une étable.

Piètre vertige que celui qui vient de la sensation d'avancer. Celle-ci devrait réveiller l'ironie qui, au lieu de nous laisser patauger dans le paysager, nous plongerait dans le climat de l'immuable.

On ne peut s'attacher pour de bon à l'immobilité, que si l'on a compris, que remonter le courant est aussi sans issue glorieuse que de s'en laisser entraîner.

Signe d'avance vers la sagesse : on connaît de plus en plus de choses à négliger, à ne pas remarquer, à ne pas s'arrêter dedans. Et l'on finit par tourner les yeux vers l'intérieur.

Il vaut mieux ne pas savoir sa place plutôt qu'être contraint à ne pas la céder. Socrate ne s'appelait-il pas atopique !

Non, je n'enterrai pas mes dons ; je ne les fructifiai certes pas ; je les laissai au stade de fleurs, l'espace d'un matin, auquel je réduisis la vie.

Les crédules font autant de mal que les *méchants*, mais ils s'imaginent que certains acteurs, dont eux-mêmes, seraient épargnés par la contagion du mal, qui frappe toute action.

L'intelligence de la performance est la maîtrise de ce qui est en deçà des frontières. L'intelligence de la compétence - de ce qui est au-delà et, surtout, au-dessus.

Chercher à s'attirer des antipathies est aussi vain que flatter. Surtout si l'on le proclame *a posteriori*, quand la sympathie espérée se laisse attendre.

Le même soupir chatouille toutes les lèvres : le technicien le traduit en *solutions*, le journaliste le représente en *problème*, le poète l'interprète en *mystère*.

Le rationnel se répand et envahit la vie au point, que le métier d'artiste - prospection, extraction et raffinage de l'inutile - perdit toute rentabilité.

La force me renferme dans le comparatif ; la faiblesse me laisse une issue vers la prière qui est hymne du superlatif.

Bien dessiner un but est aussi honorable que se refuser certains moyens ou s'imposer certaines entraves.

Le problème de l'homme naît, quand un nouveau mystère parvient à le détourner des solutions anciennes des hommes.

La magie du conçu rendait sans importance le vécu. Désormais, seul le vécu sans magie donne de l'importance au conçu vendable.

La recherche d'invariants et de noyaux est un jeu des délicats ; laissons les sots chercher à changer le monde ou soi-même.

Pour qu'une page de notre vie s'illumine, il faut, souvent, blanchir une multitude d'autres : par l'oubli, l'ironie, le sacrifice.

Être *performatif* ou *informatif*, c'est tout ce que savent faire ceux qui ne maîtrisent pas la *forme*. Des entremetteurs, des émetteurs - et pas des commetteurs.

La vraie liberté : pouvoir trouver, pour ma voile et mes horizons, un souffle favorable.

On est applaudi pour des *oui* ou des *non*. On est hué, quand on les met dans le même sac en privilégiant le *comment* des *où* et des *quand*.

Le talent : maîtriser les moyens ; le goût – s'imposer des contraintes ; le génie – atteindre des buts profonds, en employant les vastes moyens, sélectionnés par les hautes contraintes.

Je suis avec autrui, quand je réfléchis ou agis ; je ne suis avec moi qu'en écrivant, en verbifiant ma substance.

L'apothéose de l'inutile en hauteur - Sisyphe, sa pierre et sa montagne. En profondeur - les Danaïdes, leur tonneau et leur Hadès. En étendue - Diogène, son tonneau et sa cité affairée.

Avoir ordonné sa vie au calcul, au rite, à l'idée n'est jamais un succès ni une défaite. C'est une réduction du champ des batailles possibles. Par goût électif ou lâcheté grégaire.

L'horizon est un symbole de l'engagement, comme le firmament – celui du dégagement. Mais il faut avoir fait le tour d'horizons complet, pour vivre, au firmament céleste, le retour éternel du même terrestre.

Chercher dans le nécessaire - le désirable (*amor fati*), que vaut cette morne litanie des stoïciens et nietzschéens à côté de l'éclat du : trouver dans le désirable - le nécessaire (*fatum amoris*) !

L'utile n'est ennemi du poète qu'à cause de l'étiquette portant son prix d'échange. L'inutile est une non-marchandise sans poids affiché, ce qui pousse le mesureur à inventer des balances.

D'autres se hâtent lentement vers la résolution, je fuse vers la réticence. Pour promouvoir une conviction de caporal au grade d'insinuation étoilée.

L'intérêt pour les choses immobiles se manifeste surtout chez ceux qui ont leur propre souffle et qui se méfient des actes, qui, en immobilisant la girouette de la vie, risquent de te faire perdre le souffle.

Ce qui requiert, aujourd'hui, la volonté la plus inflexible est l'attitude de résignation.

Parmi les résultats finals de la vie, se sentir encoureur, plutôt que coureur ou procureur.

La leçon du Beethoven sourd, dont l'esprit entend ce que n'atteint plus l'ouïe : la possibilité et la dignité d'une volonté sans puissance ou d'un Bien sans action.

Le monde est, à la fois, le réceptacle de l'acte et l'inspirateur du rêve ; ton regard devrait en être vide, dans le premier sens, et plein - dans l'autre.

La plupart de nos émanations sont fatalement médiocres, c'est leur condensation, à une bonne altitude, qui est notre chance. Au sous-sol on souffre, au niveau du sol on se démène ou paresse, aux entresols on rêve.

L'action, c'est la victoire de la pesanteur, et toute pesanteur est un mal. Et qu'est-ce que la victoire de la grâce ? - un sacrifice, ce qu'aurait dû être *la justice, cette fugitive du camp des vainqueurs* - S.Weil.

Les chemins : on les montre, empreinte ou bâtit – l'envie de marcher, c'est tout ce que cela puisse réveiller ; l'envie de danser, elle, naît plus sûrement de la peinture des impasses.

Les étapes de mon mûrissement, face au désir : le maîtriser, le calculer, le rêver, le peindre – héroïque, intelligent, poétique, créateur.

L'homme se manifeste le mieux par son action face au vide : on peut le combler, l'accommoder, l'élever. La profondeur, l'art, la hauteur.

Quand le faire et le dire marchent, main dans la main, on peut être certain, que le sol, qui les supporte, est une platitude.

L'action se fait au nom de ce qui est et/ou sera ; s'attacher à ce qui n'existera jamais est autrement plus noble, et cet essor s'appelle rêve.

Leurs pensées sont orientées vers les valeurs, qui sont trop vraies pour être excitantes ; leurs actions sont orientées vers les vérités, dont la valeur est nulle, hormis la valeur marchande.

Mieux on possède ses moyens, plus on désire être possédé par ses contraintes.

Tout passage à la compréhension ou à l'acte, se déroulant sans aucun arrêt intermédiaire à une représentation, est une manifestation du savoir *absolu*.

La liberté est beaucoup plus dans l'écoute passive de mon être éthique que dans le regard actif sur mon faire pratique.

Les Grecs distinguaient bien le *dynamisme* de la verticalité et l'énergie de l'horizontalité : l'élan de l'âme vers le haut, facilité par les contraintes du corps en bas.

Le nihiliste : être créateur de ses propres commencements. Les autres – l'inertie des enchaînements.

Aujourd'hui, le danseur et le calculateur (Beaumarchais) exercent le même métier, après l'adhésion du premier aux valeurs du second. La danse devint calcul qui *marche*.

L'obsession par les fins conduit au culte de la maturité ; pour qui ne se passionne que pour la floraison des commencements, la maturité ne sert à rien.

Tout geste de liberté prouve la divinité de notre nature ; en être conscient et ébloui est peut-être le sens même de la vie. Aux moutons manque la conscience, et aux robots - l'éblouissement.

En poésie, le faire, c'est la musique, et le dire, c'est l'intelligence. C'est ainsi qu'il faudrait comprendre Dante : *Que le dire soit fidèle au faire - Che dal fatto il dir non sia diverso.*

Remuant activiste de l'immobilisme.

Ne voir dans l'action qu'un exercice de nos muscles et de nos pensées (et non pas juste un moyen, pour atteindre un but juste), serait-ce la véritable ascèse ? - ce mot grec signifie exactement – exercice !

On agit pour *parfaire* le relatif, ce qui explique son succès auprès des dépourvus d'éternité. *Agir, c'est forfaire à l'absolu* - Cioran.

Le barbare : l'homme incapable de justifier l'écart entre l'acte et l'idée, ou les égalisant, ou n'en développant que des hiérarchies pauvres.

L'art de formulation de contraintes est supérieur à l'artisanat d'avancement vers des buts, le goût est supérieur à la performance, puisque savoir choisir est plus profond et subtil que savoir connaître.

Dans l'action, le corps défigure l'âme ; dans la réflexion, l'âme redessine le corps. *C'est la vie, et non pas la mort, qui sépare l'âme du corps* - Valéry.

L'Action relève du Savoir, du Devoir, du Vouloir et du Pouvoir, mais n'a presque rien à voir avec le Valoir. Tout le contraire de la noblesse et de la solitude !

Successivement, je me désintéresse de l'homme de dépassement, de chemin, de destination ; je reste en compagnie de l'homme d'intensité, de métaphore, de contrainte. Dans l'invariant, tout héros est solitaire.

L'action, la réflexion, l'image modernes débordent d'extériorité ; finie, la race d'Empédocle, de Hölderlin ou de R.Char, qui vivait de l'excès d'intériorité.

Mains oisives, tête active. Mais tête active, âme en dérive.

Que devient l'*agir*, privé d'un noble regard ? - il devient le *faire*, que je désigne ici par le nom d'*action* ; dans cet exercice morphologique, ce n'est pas la racine qui me motive, mais l'attrait des cimes.

Former, et non pas remplir mon rêve, l'abandonner au vide pur. Conformer ma vie, déformer mes mots - autant de moyens de ne pas ouvrir des vannes.

L'action et le verbe : adversaires, ils embellissent la liberté et le silence ; alliés, ils abrutissent les hommes, serviles et sourds.

La vie se résume en actes, pensées et rêves : le hasard (des parcours), l'art (des finalités), le départ (des élans).

L'action devient indiscernable de la théorie ; la première est désormais calculable, et la seconde - rentable.

Heureusement, créer n'est ni trouver herméneutique ni produire phénoménologique, mais jaillir métaphysique.

Face à la prolifération de gourous et manitous, performants et transparents, je me rapproche des saints, moyenâgeux et ombrageux.

C'est par l'effort qu'on élargit les horizons et approfondit le savoir, mais la hauteur, elle, se donne au ravissement et se refuse à l'ascension.

Le sot : il ne dit pas ce qu'il fait, puisque ce qu'il fait est dit par les autres. Le sage : il ne fait pas ce qu'il dit, puisqu'il dit la beauté des idées, et aucune belle idée ne peut être traduite en actes.

Si on connaît les raisons de ses actes, on ne peut pas les proclamer libres. *Il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, et de servitude – à courir pour son établissement* - La Bruyère.

Le motif de mon action peut être pragmatique, éthique ou mystique, pour tester ma compétence, ma probité ou ma noblesse – ma science, ma conscience ou ma liberté.

Le contraire de volonté s'appelle *inertie* – penser et/ou agir en fonction d'une objectivité. La volonté, c'est l'élan d'un commencement, subjectif et audacieux.

Le créateur, souvent, est à l'opposé de l'homme d'action : au second on dit (de Pythagore à Nietzsche) : *deviens ce que tu es* ; au premier – *sois ce que tu deviens*.

L'*action* et l'*otium* - les formes de vie du marchand ou du poète ; mais leurs fonds se retrouvent dans les rejets : la *nég-ation* ou le *neg-otium*.

L'impatience fait rater les buts et gagner de la hauteur des commencements. Les patients sont des tâcherons de l'intermédiaire.

L'humilité des buts, la neutralité des moyens, l'intérêt des contraintes profondes, la passion des hauts commencements. *Je suis fier de mes obstacles* - Valéry.

Depuis que *l'acte ne colle pas à l'homme* - Upanishad - on inventa une colle universelle, l'argent, et on perdit le dissolvant, la bonne mauvaise conscience.

Forger ou pétrir ? Écrémer ou approfondir ? Faire fondre le bronze des jours, par le feu de ton âme ? Ou bien ne toucher qu'à l'argile de l'imagination ?

Le seul moyen de préserver la pureté du Bien intouchable est de renoncer à toute action en sa faveur : *La purification est la séparation du Bien et de sa convoitise* - S.Weil.

Abandonne les flèches, pour vivre de la vibration de la corde : *De chasseurs nous devenons chasse* - G.Bruno - *Non siamo più cacciatori, ma caccia*.

À la source de mon action peut se trouver la nécessité (pas de liberté), le calcul (liberté mécanique), l'arbitraire (caprice ou liberté éthique).

Notre époque : le triomphe de l'existence en acte sur l'essence en rêves.

Le sens de ma vie se laisse mieux deviner par ce que j'évite que par ce que je poursuis : *Tiens au sens des contraintes que tu imposes à ton action* - Marc-Aurèle.

Il faut penser et agir en homme sans illusions terrestres ; il faut rêver et créer en homme aux illusions célestes.

La sérénité honore mes pas, mais mes ailes ont besoin de vertiges.

Même l'amour est aujourd'hui question d'action et non plus de rêve ; le gras bonheur n'est plus dû qu'à l'affairisme. *L'homme heureux ne rêve jamais* - S.Freud.

La création, face à l'inertie, – l'actif ou le réactif, comme le regard, face aux yeux, - le devenir d'artiste ou l'être de conformiste.

Après notre bref passage, que peut-on laisser sur Terre ? - soit un paysage – un monument, un piédestal, un chantier, un terrain, soit un climat – des fièvres ou des frimas d'un tempérament.

Ce qui existe peut servir de matériau, d'outil, d'obstacle, de convoitise ; mais ce qui n'existe pas élève les rêves et approfondit les pensées.

Le moi fort et agissant se transvase, fatallement, dans les choses - le voilà, à la fois, victime des minables et triomphateur des minables. Qu'être terrassé par des fantômes est plus glorieux !

Le soi connu est le fondement et non pas l'horizon de mes actes ; le soi inconnu est le firmament et non pas le gouffre de mes désirs.

On pourrait définir le rêve comme une excitation n'appelant pas à l'action.

Un Oui enivré - aux commencements personnels, des Non, sobres et sacrificiels, - aux parcours collectifs, un but - comme fidélité à l'élan des commencements.

La pensée, comme Rachel, est gracieuse ; l'action, comme Léa, - féconde. La grâce, elle aussi, enfante, quoique ses accouchements soient secrets à cause des paternités obscures.

C'est la souplesse de l'arc, plus que l'acuité de la flèche, qui fait de bons archers. Les meilleures visées se font dans l'immobilité. *Partir, ce rêve de tout projectile* - P.Morand.

Les belles paroles gagnent à rester intraduisibles en actes ; les beaux actes n'ont pas besoin de paroles. L'aristocratie des lettres s'entend difficilement avec la ploutocratie des actes.

Je ne cherche pas à assouvir, mais à réveiller et à entretenir de bonnes soifs. Non pas à nourrir, mais à exciter de bons goûts.

Une fois l'action consommée, oublies-en l'énergie, garde le goût et l'ivresse.

L'action peut être libre ; la fabrication est toujours de la servitude. De l'*homo actio* nous mutons vers l'*homo faber*.

Tu ne prouves ta liberté qu'en te vouant à une valeur aux dépens de ton intérêt.

La liberté intellectuelle est impensable sans les bonnes contraintes que s'impose un esprit, fidèle ou sacrificiel. Donc, dire que l'imagination se déploie dans la liberté (Kant) n'est pas si bête.

L'homme libre traduit des actions chaotiques en ses pensées harmonieuses ; l'esclave tente de traduire ses lourdes pensées en son action inertielle.

Tout enchaînement d'idées est un acte, mais tout acte est dépourvu de noblesse. Donc, contente-toi d'une idée solitaire, d'un commencement, qui ne serait qu'un élan atemporel, sans suites.

L'enthousiasme permet de vivre de nos belles faiblesses ; c'est le contraire de la banalité renanienne : *Les doctrines désespérées produisent un grand éveil des forces humaines.*

Pour qui garder la hauteur, c'est gagner en puissance ou gloire, l'arrêt de cette ascension signifie la résignation à retomber dans la platitude – ils sont inconsolables.

Ils sont si peu de proclamer la noblesse de la faiblesse dans le réel et de la force dans le rêve ; tous sont pour la force combattante dans le réel, tous ignorent le rêve, intraduisible en actes.

Celui qui trouve un emploi à sa faiblesse prouve son intelligence. La faiblesse coule de source, la force vient des confluents ; à l'estuaire elles deviennent indiscernables.

Tant qu'on est obsédé par des buts ou des labeurs, on est condamné à l'ennui – ressenti ou produit.

Tout est vain – c'est niaise comme position, ridicule comme posture, trop facile comme pose. *Tout est merveille* – est prometteur pour la profondeur, consolant pour la surface, enthousiasmant pour la hauteur.

Ta position (vision des finalités) révèle ton clan, ta posture (maîtrise du parcours) – ton métier, ta pose (naissance du regard) – ta volonté. *Tout est dans la pose* - Chestov - *Поза - это все.*

Tant que tes faiblesses peuvent servir d'appui à tes espérances ou à ton enthousiasme, tu n'es pas vieux.

Désirer l'inaccessible, c'est-à-dire rêver, c'est renoncer à l'action au profit du rêve. Pour l'accessible, on peut être d'accord avec Valéry : *L'action transforme le désir en possession de la chose désirée.*

Je creuse mes actes – ils ne reflètent que ce que je ne suis pas. Je relis mes écrits – ils sculptent ce que je serai. Mais ce que je suis, je l'ignore ; c'est pourquoi je m'aime.

Vivre, c'est faire ; rêver, c'est admirer. Un être noble, c'est l'admirateur de l'œuvre divine lumineuse ; un devenir créateur, c'est l'action de consolation de l'existence humaine, pleine d'ombres.

Je dis souvent que l'action (ou, plutôt, le produit) de ma parole, ce sont des ombres. L'action (ou, plutôt, la source) des activistes leur sert de lumière blafarde : *La parole est l'ombre de l'action* – Démocrite.

Pour Shakespeare et Valéry, l'attitude la plus qualifiante consiste en *disponibilité* pour l'action ; je la verrais plutôt dans la *dispense*.

Avoir respecté une contrainte est aussi un acte. Autrement dit : *L'acte se divise en une action et en une abstention* – Valéry.

Pendant trois mille ans, l'humanité produisait des mythes, grâce aux tribus de héros ou de poètes ; l'héroïsme et la poésie s'éteignirent, depuis plus d'un demi-siècle ; la transaction de ce jour prit la place du mythe éternel.

Agir, c'est rougir du front ; s'abstenir, c'est bleuir des yeux. Et il n'y a pas de troisième choix.

La loi de la pesanteur intervient dans toutes tes actions et finit par te rabattre sur la terre ; le rêve, c'est ne pas quitter des yeux ton étoile, pour rendre ton élan vers elle – impondérable.

La vraie conscience n'est pas celle qui lève le voile mais celle qui rêve la voile. Le regard est le souffle, qui est la raison de la voile.

On agit toujours en esclave, jamais en maître. On ne peut être maître qu'en mots, en images, en idées. La puissance physique, politique ou monétaire est acquise par des actions d'esclaves.

Tu m'apprends beaucoup, si tu m'apprends à ne pas faire une chose, sur laquelle il valait mieux rêver. Au pays de l'action, être, c'est faire. Au pays du rêve, faire, c'est être.

Quand la parole est noble, elle se désolidarise de toute action ; la parole, qui efface le mal inhérent à toute action, est toujours basse.

Plus on va, mieux on comprend que son soi inconnu se traduit mieux par ce qu'on invente que par ce qu'on vit.

Mes yeux fermés donnent de l'audace à la danse de mes mots ; une fois ouverts, ils rendent lâches les pas de mes actes.

La plupart de nos actes sont moralement neutres ; on devrait même le généraliser – exclure le Bien de la sphère des actes. Mais appeler au culte du désœuvrement est une flagrante sottise.

J'entends ou je vois (la musique ou le regard) - je m'extasie, même sans comprendre ; j'agis (le muscle ou la marche) - je comprends, qu'il valait mieux m'extasier, sans agir.

Un nomadisme des pieds accompagne, en général, une sédentarité des pensées.

L'inertie étant le moteur principal dans la vie de la majorité, rien d'étonnant que les commencements ne soient plus en vogue. Un pas précédent dicte toujours le présent et le pas suivant est toujours calculable.

Le regard, dont je parle, naît, implicitement, dans la hauteur, dans la verticalité, qui, entre autres, percerait la noblesse de tes actes ; leur efficacité, en revanche, est évaluée par un regard horizontal.

Toute vertu des actes, sous un regard assez haut, se dissipe. Et les vices cachés des actes ne se dissipent que par la vertu des métaphores, ces caresses verbales de l'âme, calmant le désarroi du cœur trompé.

Dans la réalité il n'y a presque rien à créer – contemple-la ; dans le rêve il n'y a presque rien à contempler – crée-le.

En hauteur, il n'y a ni mots ni idées ni actes. Si quelqu'un trouve à ses actes d'en-bas des raisons d'en-haut, il est imposteur.

À celui qui vise de grandes choses, avoir échoué dans les petites sert de stimulant ou de bonne contrainte.

Les idées sont des cibles, présentées à l'archer, nommé le talent. Celui-ci a besoin de flèches, portant un style, d'un arc, taillé par la noblesse, d'une corde, assurant la musique du vol.

Les autres bêchent et retournent leurs champs en étendue ; je rêve à l'ombre de mon arbre qui me parle de sa hauteur, de ses racines, de ses fleurs et de ses inconnues.

La pensée, digne de ce nom, ne peut être que personnelle et dictée par un état d'âme (les âmes sont particulières) et non pas d'un ordre d'esprit (les esprits sont communs). On fait trop d'honneur à l'action si l'on l'affuble d'une pensée originaire motivante. Toute action est faiblesse de l'âme.

La plus utile *contrainte* pour l'esprit évaluateur (refus de l'inessentiel) est dictée par la *liberté*, dans l'essentiel, de l'âme créatrice.

Que vaut-il mieux : être marcheur sans destination ou destination sans marche ? Dans les deux cas, les yeux restent fermés : se vouer à l'intensité de l'effort ou regarder le scintillement de son étoile - je vote pour le second choix.

La Cité

Ce qu'on appelle *progrès* : migration massive des hommes au pays des solutions, désertification du pays des problèmes et disparition des atlas du pays des mystères.

Le *lieu de la liberté* - la véritable pierre de touche des hommes : est-elle dans le monde, dans l'homme, dans l'au-delà ?

Choisir, servilement, la liberté commune, préférer, librement, une non-liberté passionnante - les ressorts de la honte et de la pitié bienfaisantes, qui nous rendent libres devant nous-mêmes.

Sans liberté extérieure, le seul moyen de respirer sa liberté intérieure est de se réfugier dans la solitude. Sans liberté intérieure, le seul milieu, c'est le troupeau.

Contrairement à ce qu'il dit lui-même, l'homme est de moins en moins fou, car la folie suppose un manque de rêves inaccessibles. L'époque moderne est unique en fabrication de rêves à portée des bourses.

L'Histoire est finie, parce que l'homme n'est plus un être historique. Il n'est désormais qu'anecdotique. Il vit en synchronie, toute diachronie étant vécue comme anachronique.

De belles âmes oratoires soufflent la flamme de la révolte. De grises âmes aléatoires montent sur les brèches. Après le déblaiement de barricades, profitent de l'accalmie - de basses âmes jubilatoires.

Les Anciens croyaient en Déclin, les Modernes - en Progrès. Déclinent les meilleurs et progressent les pires, il n'y a pas de contradiction.

Autrefois on luttait avec joie contre une vie infecte. Que faire, quand la vie est sans joie et la lutte – infecte ?

Les pires tyrans, actuels ou potentiels, sont ceux qui ne reconnaissent ni dieu ni maître. Du saccage de temples et châteaux ne gagnent que casernes et étables.

Conversion fut affaire d'âme ou d'épée. Désormais, être convertible est anodin aussi bien en matière religieuse que monétaire, le mouton et le veau assurent le pouvoir du rachat ou d'achat.

Plus sensible, plus rêveur je suis, plus attirante me paraîtra l'idée communiste. Plus réaliste je suis, plus résolument je m'opposerai à ce qu'on la mette en pratique.

De nobles têtes combattent la tyrannie du salaud grotesque, en le fuyant comme une peste, pour aboutir à la préséance du salaud raisonnable, qui finit par les infecter et par les désennoblir.

La liberté, c'est ce qui nous autorise à vivre de ce que nous sommes : la banalité et l'impuissance. L'oppression nous force à réinventer ce que nous aurions pu être : des chimères envoûtantes et irrésistibles.

Communisme : un excellent sujet de discussion dans un club de gentlemen ; une fois dans la foule, il mène inexorablement à la délation et à la torture.

Le communisme ne peut être désiré que par des poètes, imposé – que par des assassins, maintenu – que par des débiles.

Signe d'une société sourde - on n'a plus besoin de bâillons. Signe d'une société muette - on ne parle qu'au milieu des forums.

L'élitisme politique : non à la lutte des masses, des classes, des races, où l'on remporte des victoires claniques ; oui à la lutte des as, où l'on porte le poids des défaites communes.

Les hommes les plus terrorisés par l'avènement de la machine dans les affaires humaines sont ceux qui en sont paradoxalement les plus proches, par l'exclusion du cœur de tout débat vital.

Le malheur, c'est la peur, mais le bonheur, ce n'est pas son absence. La tyrannie, c'est le mensonge, mais la vraie liberté, c'est bien plus qu'éviter le mensonge.

La nature s'en va, la culture s'y substitue ; et puisque le devoir est naturel et le droit - culturel, les droits du citoyen progressent et les devoirs du frère régressent.

Le plus grand acquis de la liberté est la conscience sereine. Jamais, au pays des tyrans, on n'empruntait le chemin de la bassesse avec une telle paix d'âme.

La forme que prend le débat des idées : en Russie - le sermon sur la Montagne ; en Allemagne - l'ascension d'un cénobite ; chez les Anglo-Saxons - le pragmatisme démocratique ; en France - la guerre civile.

La démocratie vaincra, car elle est le seul modèle, qui appelle à s'unir, tous les autres commençant par le désir de se diviser.

Tous les tyrans promettent le règne de l'esprit, de l'idée, du mot. L'homme libre se contente de vénérer la lettre.

Aujourd'hui, plus planétaire est l'événement, plus il relève des faits divers. Bientôt le seul moyen de s'accrocher à l'universel sera de rester à l'ombre de son clocher.

Mes compères républicains : liberté des délicats, fraternité des non-jaloux, égalité des humbles.

XVII-ème siècle - désert des vérités éternelles ; XVIII-ème - oasis des bons sauvages ; XIX-ème - mirage du progrès ; XX-ème - hallucination des révolutions ; XXI-ème - bagne du nouveau Moyen Âge.

Cette société blasée, ravagée par la vérité et l'information transparentes, ne parle que de menteurs et de désinformateurs.

En quoi la force de l'argent est plus honorable que la force du glaive ? Celui-ci faisait trembler pour notre corps, celui-là - pour notre âme.

La seule activité libre, incompatible avec la démocratie, semble être l'art. Les sobres droits de l'homme dégrisent le devoir capiteux de l'artiste.

Voter pour le marchand, en première manche, est sage ; le respecter est une autre paire de manches. Mais cette *trahison est nécessaire, pour rendre la cité plus libre* - Socrate.

Ce n'est pas pour sa faiblesse que je tiens en piètre estime la démocratie, mais bien pour sa force.

Les bûchers disparurent, mais la *sainte simplicité* se répand. Les candidats au martyre dénoncent le feu, tandis que c'est le paisible geste du passant qui nous marque au fer rouge.

La mort des idéologies entraîna celle des télécopies. L'avenir disparut des horizons des hommes, ce qui eut pour conséquence le désintérêt pour le passé et le culte du présent.

Être libre, détenir la vérité, se connaître - jadis, ce furent des poses hautaines, hier, ce fut une posture profonde, aujourd'hui, c'est une position bien plate.

La société d'aujourd'hui : l'anorexie des assoiffés, l'apoplexie des rassasiés.

Le devoir de mémoire, face au droit de distance avec ce qui t'est le plus proche. Après Auschwitz, Hiroshima et le Goulag - élargir l'ironie du langage, plutôt que faire d'une pitié emphatique un horizon étroit.

Liberté et démocratie : ces mots sont l'ultime recours des boutiquiers, à la recherche du ton véhément. Le *libre échange* se prête mal au pathétique.

Je sais bien, que la résignation colla toujours au nom des esclaves. Cependant je vois, que les plus résignés aujourd'hui se trouvent parmi les hommes les plus libres.

L'échelle la plus profonde, qui s'applique aux hommes, est celle qui va du plus faible au plus fort. Mais elle est brouillée par les tracés, sans intérêt, des classes, des mérites, des chances.

Quand la déforestation progresse dans les têtes, la loi de la jungle prend forme d'un code de la route vers le progrès. Et voilà le bon sauvage traité en auto-stoppeur.

Le bonheur des peuples est affaire des banquiers et des requins, le bonheur d'un homme est affaire de ses rêves (avant sa sécheresse) et de ses colombes (après ses déluges).

En fait de PNB et de libertés, aucune noble révolte ne fit jamais rien avancer ; le moteur du progrès fut toujours le paisible salaud, profiteur de l'ordre établi.

Ma position, dans cette société réussie, c'est un conservatisme radical, assorti, pour cette société, d'une radicale répugnance.

Plus les hommes s'agitent, plus ils deviennent libres. Plus l'homme s'agit, et plus il est esclave. Le tumulte chasse le poète : du forum - dans le premier cas, de ton propre cerveau - dans le second.

Dans les affaires des hommes, ce n'est pas sa stérilité qui me fait mépriser l'imprécation, mais, au contraire, son indéniable efficacité.

Et si ce qui condamne fatallement toute utopie humaniste n'était pas la bassesse du possédant, mais la paresse du dépossédé ?

Le détachement de l'histoire est signe d'une forte personnalité ou d'une lamentable société.

L'homme libre : dans le noir de la solitude il garde le regard ; dans le brouhaha de la multitude il garde l'ouïe ; dans la fadeur des gestes il garde le toucher des caresses rêvées.

La caserne se fait rare, nul n'est plus enrégimenté. Le troupeau quitta la rue et s'installa dans la cervelle, où il se reproduit mieux que jamais : la cinquième colonne dans la quintessence de l'univers.

Tout est perdu, quand, au pays du rêve apollinien annexé par l'empire de Mercure, tout acte de résistance n'est ressenti par moi-même que comme astuce de collabo.

Plus une beauté est pathétique, mieux s'en accorde la scéléritesse et l'exaction. La tolérance démocratique s'éduque dans la tiédeur et la mièvrerie.

On veut ranimer ou démultiplier la Croix - elle devient gammée ou se transforme en étoile rouge. Et l'on verra dans la croix une svastika castrée ou une étoile éteinte.

La voix grégaire : une révolte collective pour favoriser l'individu actuel ; la voix aristocratique : la résignation individuelle pour se retrouver dans un collectif inactuel.

Le seul sens que je puisse donner à *libération* de l'homme est juste répartition des *fardeaux*.

Il est normal de refréner, en moi, tout geste révolutionnaire ; il est infâme d'en enterrer, en même temps, le rêve.

En abolissant le culte du veau d'or, il faut savoir ne pas se laisser subjuguer par le prône de l'âne ou de l'hyène ou subir la procession des vaches maigres.

Porter au suffrage universel l'amour ou la haine est également bête. On ne vole les grands sentiments qu'à un inutile autoritaire et grandiose.

L'art des perspectives : dire que le Goulag, Auschwitz et Hiroshima s'inscrivent dans un même courant peut être signe d'une débilité facile ou d'une lucidité difficile.

En se moquant de ses chaînes on accède mieux à une haute liberté, qu'en les allégeant ou en les allongeant. Mais, pour être libre, il ne suffit pas de s'en moquer.

Les élus, aujourd'hui, c'est le troupeau. Les appelés, en revanche, entendant, mais ne comptant pas des voix, devinrent rares.

L'humanisme ne consiste pas à proclamer l'homme mesure de toute chose, mais à déclarer, que les choses ne doivent pas déterminer la mesure de l'homme.

L'un des slogans les plus populaires, chez les rebelles du 68, fut : *Qu'on en finisse avec les citations !*. Une raison de plus pour me réfugier dans l'acquiescement métaphorique, aujourd'hui marginal.

Ce serait bien, si *les problèmes sociaux se résolvaient par des équations algébriques* (Balzac), mais que faire de ceux qui refusent de figurer dans aucune équation ?

La tyrannie : la contrainte de cacher son visage rebelle ; la démocratie : la liberté d'afficher les masques du mouton prônés par l'opinion publique.

Le *vulgaris* : jadis, sa place fut dans les bas-fonds, ensuite - dans la médiocrité et la moyenne, aujourd'hui, matériellement, elle est largement au-dessus de nous, les réprouvés de son marché.

La sottise des drames économiques : tu tombes, tu te casses le cou et tu maudis la loi de la gravitation au lieu de regretter la dureté de la terre.

La *bestia trionfante* (G.Bruno), aujourd'hui, n'est plus lâne, mais l'hybride des goûts de mouton et des appétits d'hyène.

Zeus poursuit de sa hargne l'artiste Prométhée, père de l'écriture et du nombre et donne sa faveur à Hermès, inventeur du lucre, c'est ainsi que naquit la démocratie de droit divin.

Le monde, qui sacrifie tout pour la liberté, est voué à la seule technique, ma pique à : *le monde, qui sacrifie tout à la technique, est perdu pour la liberté* - G.Bernanos.

L'humanisme, par définition, ne peut être qu'éthique ; le désastre totalitaire et le désastre artistique naquent des tentatives de pratiquer un humanisme mystique ou un humanisme esthétique.

Pour donner à Valéry ou Cioran la gloire populaire de Nietzsche, il faudrait qu'un futur Hitler, Staline ou Attila s'en entichât. Hélas, l'arbre et les ruines n'ont pas la puissance mobilisatrice du surhomme.

Ce ne sont pas tant ses rides qui empêchent, que je m'éprenne de la liberté, que la peau trop lisse de son image de synthèse.

Je suis pour le collectivisme des porte-monnaie et des porte-parole et pour l'élitisme des porte-voix.

Les époques, où l'on évoquait le plus la noblesse, furent parmi les plus sanglantes. Aujourd'hui, tout afflux de sang est jugulé – mais on ne parle plus de noblesse.

Plus on se soucie de la justice des hommes, plus on est abandonné de la grâce de Dieu ; d'où l'intérêt, presque mécanique, de rester en permanence dans la peau du pécheur.

La mystique de la liberté (Berdiaev) est inféconde ; se frotter à son problème (Dostoïevsky) rend stérile ; le pulluler de ses solutions (les libéraux) témoigne de la natalité fulgurante du robot.

Vous vous désintéressez des lendemains qui *chantent*, et voilà qu'ils se mettent à *parler*, c'est-à-dire à calculer. Et lorsque votre vie *marche*, cela veut dire souvent qu'elle ne *danse* plus...

Aucun risque de rébellion des dépossédés dans une société, où le possédant guigne l'automobile et les stations de ski plus avidement que les salons littéraires.

Tous les pays devinrent aujourd'hui ce qu'était jadis l'Angleterre byronienne : *pays de bassesse, de journaux, d'ennui, d'avocasseries.*

Leur misérable révolte naît de l'*incompréhension* de la *déraison* conduisant à l'injustice. C'est tout le contraire de la mienne : trop de raison froide, trop de justice mécanique, crevant les yeux sans larmes.

Une utopie politique gagne en pureté, lorsqu'elle se double d'une *uchronie* poétique, une raison futuriste - d'une âme nostalgique, une liberté fraternelle - d'une solitaire irréversibilité.

Les trajectoires de toutes les idées politiques débouchent sur l'ennui final : j'écoute le débat entre l'un des derniers SS, G.Grass, et l'un des derniers marxistes, P.Bourdieu. Les boutiquiers sont plus amusants.

Les majorités devinrent si écrasantes, que tout soulèvement est réduit aussitôt à la platitude.

Les critiques qu'on entend aujourd'hui s'adressent à un professionnel : capitaine d'industrie, politicien, fonctionnaire, avec ses chiffres et ses agendas, jamais à l'homme, avec ses peurs, ses hontes et son orgueil.

Les porteurs de la pire grisaille ne juraient que par un avenir radieux ; qu'ils sont radieux, aujourd'hui, ceux qui ne promettent au monde que la pire grisaille !

Dans sa jeunesse, on s'intéresse à la politique par passion, à l'âge mûr – par intérêt, et dans sa vieillesse – par ennui.

Être libre – avoir de la pitié pour la noblesse impuissante des causes, qui nous poussent à agir ou à penser, avoir de l'ironie pour l'utilité dégradante de nos actes ou de nos pensées.

Le temps ne joue plus le rôle d'un rêve artificiel d'un avenir meilleur ; l'espace naturel et larmoyant le remplace ; l'écologie baveuse évinça l'égologie rêveuse.

Je suis pour la démocratie et l'égalité, puisque partout, où ces valeurs sont imposées, règnent la grisaille et l'ennui, permettant de mieux apprécier l'éclat et l'enthousiasme des marginaux.

En inversant certains postulats totalitaires, on arrive parfois à de jolies métaphores démocratiques, par exemple : *la vérité est multiple et l'erreur est une*.

Le rêve social n'est beau qu'impuissant ; dès qu'un lyrisme (celui de K.Marx) s'incarne dans un dynamisme (Lénine), un concentrationnalisme (Staline) en prendra la suite.

Au chaos, menaçant le cycle historique, la théocratie oppose l'action de grâces, l'aristocratie - l'action d'éclat, la démocratie - l'action en Bourse.

Il paraît, que le premier supplice du méchant soit son propre rêve ; oh combien plus de supplices des autres débutèrent au siècle dernier par le rêve des grands cœurs !

Le règne du troupeau assagit les loups et abêtit les moutons. Ceux-ci s'imaginent libres et individualistes ; ceux-là s'imaginent méritants et vertueux.

Dans le combat pathétique pour l'émancipation et l'égalité des femmes, j'entends surtout une sollicitude pour l'hyène femelle, souhaitant disposer de ses canines aussi librement que l'hyène mâle.

La démocratie devient irréversible le jour, où le nombre de tyrans repus dépasse celui de victimes assoiffées. Nous y sommes.

Celui qui est pour la démocratie, politiquement, ne m'est vraiment sympathique que s'il y répugne esthétiquement.

Il est certain que Dieu créa la liberté, et que l'esclavage est une invention humaine. Pourtant, Dieu sacrificiel se fit esclave, l'homme infidèle s'imagina libre.

On aimeraient que dans un âge d'or règne autre chose que l'or, mais c'est le fer qui, d'accoutumé, en prend la place. Sous la forme des chaînes ou des glaives.

Les misérables révoltes verbales, en 1968 ou en 1989, contre la bourgeoisie ou contre le communisme, suivaient le vent dominant. La meilleure garantie du maintien du *laisser-aller* devint le *laisser-râler*.

Ce qui m'éloigne de la politique, c'est qu'elle est l'art de rester fidèle à l'invariant et de sacrifier le périmé ; chez moi, c'est l'inverse qui a cours.

Le démocrate se transforme, tout naturellement, en robot : la loi écrite est rédigée en langage algorithmique ; le tyran est déjà un mouton : qui poursuit apprend aussi à suivre.

Deux avancées de la politique pacifiante moderne : on apprit à faire de l'allié – un ami proche, et de l'ennemi – un lointain concurrent.

Le hurlement fut digne et haut, lorsqu'il s'agissait de la faim, de la liberté ou des privilèges de naissance ou de fortune, mais aujourd'hui toute grogne de ras-le-bol retentit au minable ras des pâquerettes.

L'histoire des civilisations évoluées : la foule se transformant en peuple ; l'histoire des nations immatures : le peuple agissant comme une foule.

Pour ceux qui découvrent un isoloir, il étanche leur soif de liberté ; pour les habitués, il n'est qu'une vespasienne. C'est par la hauteur des murs autour de ton besoin qu'on reconnaît l'urgence de le satisfaire.

Celui qui cherche à unir un peuple l'émeut et celui qui cherche à le désunir - l'émeute. L'étrange bifurcation, à partir de *mouvoir* : vers l'*émotion* ou vers la *meute* !

La tyrannie : se disputer sans discuter ; la démocratie : discuter sans se disputer. L'esprit discute, l'âme se dispute - pourquoi s'étonner, que le romantique soit porté sur l'injustice !

Pour redorer le blason des révolutions, on devrait se rappeler, que ce mot, *revolvo*, signifiait jadis retour aux origines. Mais le culte des obscurs commencements se mua en dogme des fins radieuses.

Tant qu'il y aura des forts et des faibles, la liberté sera un oppresseur. Pour le fort, c'est l'égalité qui entrave. La loi ne peut affranchir que si l'on est *fraternel*.

Si la liberté est un exil, l'égalité - un permis de séjour, la fraternité est une perpétuelle reconduite aux frontières ! *L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie. La fraternité n'en a pas* - Lamartine.

Une chose sacrée, comme l'amour ou la liberté, lorsqu'on ne fait qu'écrire partout son nom, au lieu de le chanter, ne sera plus adorée que pour sa lettre, son esprit s'évaporant et son âme expirant.

Plus on est libre, plus la création est mécanique. La création organique surgit des contraintes, aussi bien de celles des autres que des tiennes propres. La vaste liberté des cerveaux réduit la hauteur des âmes.

Le démocrate réduit le passé aux faits, et l'homme totalitaire - aux jugements. Ainsi, le premier prépare une base de la vérité ; et le second absolutise l'idéologie et dévalorise la vérité.

Diaboliser une démarche angélique, puisqu'elle débouche fatalement sur l'enfer, - telle est la démarche des conservateurs. Ils veulent nous faire croire, qu'on fait des révolutions pour établir une dictature.

La nature de la liberté dépend du poids respectif qu'y jouent les contraintes ou les buts. Elle sera, donc, respectivement, aristocratique ou démocratique.

Tous les grands tyrans furent de grands solitaires ochlophobes. Pourtant, *la foule est la mère des tyrans* - proverbe grec - elle n'en est peut-être que nourrice.

La spéculation, en tant qu'ennemi de la volonté ou de la production, triompha et de la politique et de l'économie ; c'est pourquoi toute économie politique n'est désormais que de la spéculation.

L'aimable méritocratie du fort lamina outrageusement le faible, qui en arrive à souhaiter le règne de l'hypocrite, plutôt que de l'honnête, du faible donc et non pas du fort.

La démocratie est la sobriété de pouvoir. La tyrannie en est l'ivresse, ce qui met sous la même bannière les poètes, les sans-abri, les voyous et les tortionnaires.

Pourquoi l'attraction s'associe-t-elle avec le cœur, et l'auréole - avec la tête ? C'est pourtant la tête démocratique qui invente les poids et c'est le cœur aristocratique qui a le plus besoin de hauteur.

Dans quels systèmes la spiritualité était portée aux nues ? - sous le nazisme et sous le bolchevisme. Moins un régime politique se préoccupe des âmes, mieux se porteront les corps et les esprits.

Où le progrès est possible régnera, ou règne déjà, la machine. Le goût et le style ne naissent que là, où tout progrès est absurde. L'élargissement du possible est un progrès, mais pas son haussement.

Le caprice solitaire et la qualité salutaire, ces signes de la verticalité, disparurent, face au culte solidaire de l'organisation horizontale et de la quantité.

La prétendue aristocratie politique relève de la goujaterie ; je préfère, à son égard, la hautaine mésestime d'Épicure à la basse apologie de Platon. Tout philosophe se doit d'être un *homme de trop*.

Jadis, l'argent violait la loi ; aujourd'hui, la loi l'épouse.

Jadis, la loi prescrivait l'unité des moutons ; aujourd'hui, elle impose la fraternité des robots. Le sacré, lui, est hors-la-loi.

La vraie tolérance : plus que le respect de l'avis d'autrui, le refus d'avoir son propre avis sur les choses sans noblesse, qui sont majorité. Meilleurs seront mes préjugés, moins de choses j'aurai envie de juger.

L'avenir du nationalisme : il sera réduit à la manière d'éternuer, à la place du fromage dans un repas complet, à la langue de sa gazette.

Une fin honorable d'une révolte - cesser d'espérer ou rallier les épiciers. Une fin déshonorante - transformer une lutte pour le beau en une lutte politique ou médiatique.

Prends à Dieu ce qui est à Dieu ; prends à César ce qui est à César. L'aspiration vers le parfait et le souverain.

Vos poètes libres produisent de la poésie d'esclaves. Je préfère une poésie en fers à leurs proses sans vers.

L'intolérance consiste à condamner quelqu'un non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il n'est pas.

Une notion économique de *gain*, opposée à une notion idéologique de *victoire*, - la démocratie, opposée au totalitarisme, - la sobriété de la raison triomphant de l'ivresse des sens.

Le beau concept d'Ouvert est profané par leur fichue société ouverte : l'élan individuel vers nos limites inaccessibles, remplacé par la morne compétition des rampants grégaires.

Plus les élections terrestres, libres et bruyantes, se propagent, moins on entend l'appel céleste. Beaucoup d'élus et peu d'appelés.

Le même besoin, traduit en langues aristocratique ou démocratique : rêve ou amusement. L'élégance et la lecture ou bien le sport et l'ordinateur. Image en puissance ou image préfabriquée.

Il faut être archaïsant dans toute idée de l'avenir et visionnaire dans l'approche futuriste du passé.

Jadis, l'histoire statuaire consistait en dégradation d'idoles en épouvantails ou vice versa ; aujourd'hui, le monument le plus répandu est celui du Manager ou Contribuable Inconnu.

L'éviction de charlatans et d'intolérants - explication première de l'intronisation du robot.

Avant de te faire l'apôtre de quoi que ce soit, pense à l'inquisiteur, qui prendra ta suite. Ne vise aucune foi réglementaire, pour que la tienne propre ne soit jamais traitée d'hérésie.

La maturité politique : se trouver, un jour, du côté du censeur ou de la matraque. La maturité lyrique : savoir boucher le cerveau et faire travailler l'oreille. La maturité spirituelle : fêter, un jour, une défaite.

Et si l'homme fut prévu pour être une espèce d'hyène, et seule la civilisation fit, que nous nous évertuassions à défier le serpent, la colombe ou le mouton ? Lorsque j'y pense, je pardonne tout au robot.

L'illégalité despotique donne de la (sinistre) grandeur même aux mesquineries. La légalité démocratique banalise même des réalisations (vraiment) grandioses.

Autour de moi, dans chaque tête, un homme révolté. Je les mets côte à côte - ils forment un troupeau compact et homogène. On n'atteint à la solitude détonante que par une résignation presque servile.

Sur l'arène sociale, tout combat est utile, même s'il est infâme ; mais s'y battre pour l'inutile aérien est plus bête que se résigner face à l'utile terrestre.

Jadis, la matière asservissait et l'esprit libérait. Mais aujourd'hui, le seul degré de liberté qui reste à acquérir se doit à la matière, et tous les esprits devinrent serviles.

Au cosmopolitisme stoïco-chrétien et à l'internationalisme socialo-communiste succéda le globalisme des marchands. À la prière et au chant succéda le hurlement des traders et le silence des machines.

Quand on appelle l'incendie, on se contente d'éclairage. Quand on se contente d'étincelle, on est promis à la nuit. Comme l'eau courante éloigne le déluge et rend obsolètes la fontaine et la soif.

Le monde, dont le bavardage ne laisse aucune place au silence, est un monde muet.

Librement et fraternellement, accepter l'égalité matérielle – telle devrait être le premier principe d'une société européenne, c'est-à-dire, à la fois, chrétienne, communiste et aristocratique.

Comment voulez-vous que je m'extasie en faveur de la liberté, si je sais, comme tout le monde, que le moyen le plus sûr d'en profiter, c'est l'argent ?

Ce siècle est persuadé, que le monde se décolore. Mais c'est sa propre vue qui baisse.

Être entier est devise de l'homme d'aujourd'hui ; sa face aristocratique s'étiola partout. Et ce qui explique aussi l'entente, et même la fusion, entre le mouton et le robot, l'instinct et la raison.

Aujourd'hui, on arrive à une coexistence pacifique et dépassionnée de ceux qui devinrent, respectivement, clans, clones et clowns.

Aujourd'hui, les détestables oreilles perçoivent tout chant comme un compte rendu. Et rien ne danse plus aux yeux de celui qui a perdu le regard et ne lorgne que sur ce qui ne fait que marcher.

Ce qui devrait nous inciter à ne partager nos rêves avec personne : plus un rêve est vaste en adhésions, plus de débris en fera l'époque.

Le libéralisme politique – adresser un regard attendri au marchand, qui réussit à remplir, sans entraves publiques, ses poches.

L'intellectuel européen joint sa voix à la dénonciation générale des marchands d'illusions. Dont profitent les marchands tout court.

Le plus beau mérite de la liberté est de nous permettre de nous accrocher à de belles servitudes.

La cité mûrit, en démontant le sacré des sots et en s'amusant avec le sacrilège des sages. Elle est mûre, lorsqu'elle respecte le sacré des sages et se moque du sacrilège des sots.

Les USA - le meilleur accoucheur de la liberté extérieure et le meilleur fossoyeur de la liberté intérieure.

Les nations des lumières, avancées ou ironiques, firent de la politique une religion laïque ; les nations des ténèbres, arriérées ou cyniques, se servent de religion comme d'une arme politique.

Le goût de la liberté partagée naît de l'orgueil de l'avoir emporté ensemble ; le goût de la fraternité - de la honte d'avoir capitulé ensemble.

Les plus infernaux des hommes - ceux qui visent un paradis, en exterminant des infidèles, des dissidents, des apostats.

Une société civilisée : un consensus sur ce qu'est l'horreur. Une société barbare : être obligé d'expliquer pourquoi l'horreur est horrible.

Dans un régime totalitaire, il y a plus de diversité d'avis que dans une démocratie, puisque l'axe malheur-bonheur est beaucoup plus vaste que l'axe échec-réussite.

On cherchait des poux au communisme dans ses aspects scientifique et politique, tandis qu'il fallait les prévoir du côté patibulaire et productif, des miradors et des vitrines.

L'histoire grammaticale du communisme : le discours philosophique, le slogan idéologique, l'onomatopée apocalyptique – la hauteur, la platitude, l'abîme.

De tous les temps, les conservateurs, c'étaient des profiteurs ignares, plongés totalement dans un présent gluant qui les arrangeait, et ignorant tout des beaux invariants du passé.

L'animal politique, le fabricant d'outils - quand je lis ces pénétrantes définitions de l'homme, faites par Aristote et B.Franklin, j'y reconnais tout de suite le mouton et le robot modernes.

La Gauche et la Droite modernes sont des Guelfes et Gibelins d'autan : ils prétendent représenter le spirituel ou le temporel, mais finissent par être guidées et gérées par les mêmes curies mercantiles.

Le démocrate réduit le passé aux faits, et l'homme totalitaire - aux jugements. Ainsi, le premier prépare une base de la vérité ; et le second absolutise l'idéologie et dévalorise la vérité.

L'éviction de l'homme de culture de la scène publique est due au suffrage universel – politique, médiatique, artistique. Seule une tyrannie du goût peut privilégier l'artiste face à l'artisan.

Totalitarisme : fixer le prix de la vérité. Démocratie : marchander le prix de la vérité. Aristocratie : offrir ou sacrifier des vérités.

Le démocrate veut compter les voix, le tyran les orienter, l'aristocrate peser ou, mieux, moduler.

Il paraît que la leçon de Confucius, le *jou*, se réduise à deux mots : *homme et faiblesse*, à l'opposé de la devise des hommes : *l'unioп fait la force*.

La force brute n'empêchait pas le remords. La force justifiée sème la paix dans les âmes basses. Ne daignant atténuer l'injustice, on continue de dédaigner la faiblesse.

Pourquoi brider la force, tandis qu'il suffirait de l'auréoler de plus de prestige, plutôt que de plus de privilèges ? Pourquoi renoncer à l'espérance, tandis qu'il suffirait de la rendre immatérielle ?

Notre époque a autant de grands récits, de grands périls, de grands buts que toutes les autres ; elle manque surtout de grandes contraintes, dont la plus grande est la noblesse.

Plus fièrement on proclame l'inégalité des âmes, plus humblement on reconnaît l'égalité des corps. Mais ces deux sortes de fraternité ne peuvent cohabiter que dans un esprit noble.

Les nazis admiraient Sylla, les staliniens – Spartacus, mais en matière d'éloquence ils cherchèrent à imiter – en vain - Cicéron.

Ne te chagrine pas trop, que le *Dichter* s'érigea en *Richter* (poète-juge) ; console-toi, que le *Henker* se recycla en *Denker* (bourreau-penseur).

Plus on se réfère à la *collectivité*, plus on exalte la *personnalité* d'un tyran ; plus on cultive les droits *personnels*, plus banal devient tout meneur des masses.

Le culte du droit produit le citoyen ; celui du devoir engendre le saint.

Jamais on n'assista à plus *sale besogne* et à plus infâme *paresse* que, respectivement, chez les nazis et les bolcheviques, qui en appelaient, pourtant, à la *pureté raciale* et au *travail libérateur*.

Ce n'est pas la révolte, facile et collective, contre le secondaire qui est au centre du nihilisme, mais l'acquiescement, difficile et personnel, à l'universel.

Tout progrès social est dû à la révolte mesquine ; tout progrès personnel est dû à la noble résignation.

La liberté des Anciens fut plus noble que celle des Modernes, puisque celle-là était sacrificielle et laconique et celle-ci – artificielle et bavarde.

Comment appelleriez-vous l'être qui n'agirait que selon la *dictée de la raison* ? - oui, ce serait bien un robot. Mais c'est ainsi que Spinoza définit l'homme libre !

Dans les débats d'idées intellectuelles, l'obscurité la plus fréquente naît de la confusion de deux critères – l'utilité ou la beauté : le fruit est la décadence de la belle fleur et le progrès de l'arbre utile.

Jadis, on se faisait tuer pour la liberté ; aujourd'hui, on se suicide pour profiter, dans l'au-delà, des quarante vierges, ou pour confirmer, ici-bas, que le piteux état de sa trésorerie rendait la vie sans intérêt(s).

Le mouton se calme par l'égalité, le robot s'excite de la fractalité avec les autres. Sur les chemins périmés - l'exclusion de circuits solitaires ; sur les chemins programmés - l'inclusion de circuits solidaires.

Tous les sentiers du rêve me ramènent aux clairières de l'angoisse – F.Pessõa. Je me remets en droit chemin, et je me retrouve dans un paysage sans couleurs, où ne pousse que l'indigeste ataraxie.

La société moderne refuse que les hommes soient égaux en matière, mais cultive les hommes pareils en esprit – manque du cœur ou manque de l'âme.

Le (bon) sens me rapproche de la démocratie ; les sens (la vue cédant au regard, le goût de la hauteur, le flair électif, l'ouïe musicale, le toucher caressant) m'attirent vers l'aristocratie.

La hauteur initiale, l'arbre et le mirage s'ouvrent devant les hommes ; la profondeur tombale, la forêt et le désert closent leur parcours.

La liberté, que je respecte le plus, n'est pas celle de l'émancipation, mais celle de la soumission – la soumission, qui rend possibles le sacrifice du fort et la fidélité au faible.

Aujourd'hui, seules des minorités font éléver les âmes et baisser les têtes. Les majorités, jadis écrasantes, ne sont plus qu'aplatissantes.

De la séduction démoniaque ou angélique : dans une tyrannie, les démons veulent passer pour des anges ; dans une démocratie, les anges, outragés par leur inutilité, se peignent en démons.

L'esprit démocratique ou l'âme aristocratique : l'ivresse ou le vertige, le discours ou la musique, Dionysos ou Orphée.

Dans une société inégalitaire, la fraternité ne peut s'établir qu'à travers la honte ou la révolte avalées ; et puisque la honte du fort et la révolte du faible disparaissent, l'avenir appartient à la solidarité des robots.

À part quelques fanatiques, invitant les hommes à s'entasser dans des étables, phalanges ou casernes, l'idée – morale et non politique ! - de l'égalité matérielle n'est défendue que par Jésus et L.Tolstoï.

Jadis, face à une tyrannie, le Oui fut servile et le Non – héroïque ; aujourd'hui, face à la liberté, le Non est grégaire et le Oui - noble.

Le démocratisme concerne l'esprit, et l'aristocratisme – l'âme ; il n'y a pas de conflits entre la raison (ou le Bien) et la noblesse. Le rêve n'est possible que parce qu'il y a la réalité.

Être nationaliste, c'est te sentir solidaire avec des voyous, imbéciles, crapules de ton pays. Être patriote, c'est vouloir les éduquer vers plus d'intelligence, d'honnêteté, de tolérance.

Les révoltes des défavorisés devinrent aussi mécaniques que l'arrogance des favorisés – la conscience tranquille des forts et l'émeute sans conscience des faibles.

Les déracinés de la terre trouvent plus facilement un refuge au ciel. Les terrestres, avec leur cosmopolitisme, renommé correction politique, et les célestes contemplant l'universalité.

Dans une société sans monstres, la noblesse rejoint la raison ; les particules d'exception n'y sont que de ridicules règles.

Dans la sphère publique, l'enthousiasme conduit au désespoir ; dans la sphère intime – à l'espérance lumineuse.

La lutte sociale, mesquine et basse en pratique, amène plus de liberté et de démocratie ; la lutte idéologique, grandiose et noble en théorie, aboutit à la tyrannie et à la misère.

Être, politiquement, libre d'une société despotique est une noblesse et une prometteuse fierté ; être, idéologiquement, libre d'une société démocratique est une bassesse et un funeste orgueil.

Sans tout-à-l'égout, la vie domestique deviendrait vite sauvage ; ce qui arriverait aussi à la vie publique si l'on ne se souciait pas assez de la politique, quelle que soit la saleté de la mécanique associée.

Dans une démocratie, on est libéré du pouvoir tyrannique, pour devenir esclave d'une société libre ; il faut beaucoup de noblesse, pour garder sa propre liberté.

En tyrannie, plus haut on est, plus on est vil. Tandis qu'en démocratie, plus on est vil plus on a de chances d'être le supérieur.

Un régime totalitaire : la glorification grotesque des siens, la méfiance ou la haine maladive des autres. Un régime démocratique : un regard critique sur soi, curieux – sur autrui. Une balance pipée ou contrôlée.

Ce qui distingue la loi non-écrite de la loi écrite, c'est l'impossibilité d'incorporer dans celle-ci la notion de la honte, ou, plus généralement, de la noblesse.

La démocratie naît dans un grand et noble combat et se maintient grâce aux chamailleries mesquines. Une thèse de plus, pour insister sur la grandeur des commencements et sur la banalité des parcours.

La paix ou l'indifférence sur l'agora, l'élan, l'intranquillité – dans l'âme. *Le sage coule ses jours dans le repos, loin des agitations –* Démocrite.

L'ange, en toi, doit avoir ses propres messages, et la bête ne doit pas être domestiquée. *Tous les hommes sont des bêtes ; les princes sont des bêtes qui ne sont pas attachées* - Montesquieu.

Un aristocrate respecte les virtuoses de tous les domaines, de l'art à l'économie ; mais il déteste les riches. Celui qui les respecte est un plébéien ; et cette race, aujourd'hui, est dominante.

La chute du prestige de l'artiste (du poète au philosophe) est le même symptôme principal, annonçant et l'écroulement crépusculaire de l'Antiquité aristocratique et l'hiver thermonucléaire qui clôturera notre époque démocratique.

Toucher, dans tes écrits, aux sujets politiques, sociaux, économiques est un signe certain que tu continues, même inconsciemment, de tenir à la reconnaissance publique ; tes contraintes seraient trop lâches.

La solitude est motivante dans une tyrannie et humiliante dans une démocratie.

Seule la connaissance de l'étranger peut enlever les œillères de tes yeux, rendre libre, intellectuellement, ton regard sur ton propre pays, en te débarrassant de tes préjugés sentimentaux.

Dans l'unité européenne actuelle, économique, on ne trouve aucune trace de la religiosité hébraïque, de la philosophie grecque, de la justice romaine – ces trois piliers de l'unité spirituelle d'antan.

Une révolution – les jeunes, rêvant d'avenirs radieux, se débarrassent des vieux ; une guerre – les vieux, recalculant l'obscur passé, se débarrassent des jeunes.

Le mépris des riches ne se justifie que parce que les riches se considèrent dignes de leur richesse. L'inégalité matérielle est moralement répugnante.

Intronisée dans tous les cœurs, la propriété réeduqua le sauvage et abêtit le penseur. Jamais l'idylle entre la propriété, la canaillerie et l'esprit n'alla si loin.

L'oppression, le fanatisme, les pestes menaçaient surtout nos corps ; la mécanisation des esprits, aujourd'hui, étouffe nos âmes, et cette épidémie paraît être irréversible et incurable.

L'Asie : sa domination matérielle sera due au travail acharné des masses serviles ; l'Europe : sa domination spirituelle fut due aux loisirs que pouvaient s'offrir les solitaires libres. La seconde est mortelle.

L'homme est d'autant plus libre, qu'il méprise davantage les puissants. Ne respecter que la force est signe distinctif d'un plouc, qui peut être soit servile et pieux soit libre et envieux.

Les notions de liberté et de sacré n'ont aucun sens si elles ne sont pas escortées d'un complément d'objet (*de, par, pour, dans, contrairement à*). Pourtant c'est ce que font les bavards ou fanatiques de la révolte ou de la grâce.

L'application sociale de la devise de la République forme, extérieurement, des citoyens, des nationalistes, des hypocrites ; elle ne rend, intérieurement, ni plus libre ni plus fraternel ni plus juste ; ces qualités ne se prouvent qu'en solitude.

On n'a jamais vu un homme qui éviterait de monter sur les tréteaux pour éviter de devenir charlatan ; mais quelles hordes de charlatans avérés y montent !

On n'entre plus dans l'avenir à reculons, ne quittant pas des yeux les mythes du passé ; c'est sous nos pieds que tous les regards s'arrêtent pour ne fouiller que le présent, réduit aux chiffres.

L'avenir et le passé dans notre présent : ce n'est pas l'absence de visions, mélancoliques et pessimistes, du premier qui m'attriste, mais l'absence de visions, nostalgiques et optimistes, du second.

Jadis, le progrès de la raison signifiait l'éloignement de l'homme du mouton ; aujourd'hui – son rapprochement avec le robot.

La société robotisée sacrifie le ciel pour sauver la terre ; ce qui est compréhensible, après tant de débâcles des tentatives de sacrifier la terre pour sauver le ciel (le christianisme ou le communisme).

Signe d'une liberté intérieure : se sentir enchaîné et ligoté au milieu d'une liberté sans entraves et sans âme.

Finis les hommes du devoir existentiel, du vouloir essentiel, du pouvoir substantiel, c'est le valoir industriel qui les réduit tous en robots.

Table des Matières

Introduction	I
La Souffrance	3
La Russie	43
L'Action	63
La Cité	101
Quatrième de couverture	140

Si le Valoir est un critère, pour juger de la *hauteur* de vues d'un individu, le Devoir porte sur des critères, propres à l'être social qu'est l'homme et permettant d'évaluer l'*étendue* de ses horizons. Tout est subjectif, dans le premier cas ; tout tend à être objectif, dans le second. Qu'on soit misanthrope ou ami des hommes, solitaire ou sociable, on n'échappe pas à certains devoirs qu'impose le réel et pas seulement l'idéal.



www.philiae.eu/Archives/PDL_Extraits/51_Dev.pdf